À FLEUR DE MOTS

ATELIER D'ÉCRITURE

Médiathèque Colette-Lerasle
LA CHAPELLE SAINT-URSIN

2024

CHAPITRE I *ATELIER D'ÉCRITURE 30.01.2024*

POUBELLE
TOMATE CERISE
TROUSSE
BLANC
DANSEUR
DIRECTION
PIED
Phrase : … « une longue promenade calme et … »

PREMIERS PAS DANS LE MONDE DU VIN

Mes chers amis nous voici réunis pour un premier contact avec le monde du vin et de la viticulture. Et je vous le dis tout de suite, il nous faudra encore de nombreux rendez-vous et de longues heures d'apprentissage tant le sujet sera vaste…

Aujourd'hui et dans le cadre de ces réunions « vitico-œnologiques », puisque nous avons la chance de résider dans une région viticole, nous allons aborder et parcourir les étendues qui constituent notre vignoble local. Nous commencerons cette première séance par un topo graphique accompagné d'un film, avant de profiter de notre présence sur place pour visiter ces rangs de vignes et d'y faire une longue promenade calme et instructive. Ce sera évidemment là, au « cœur du volcan » si je puis dire, et parmi les pieds ou ceps de culture que notre ami vigneron viendra nous expliquer les bases et les rouages de l'élaboration de nos vins dont la réputation ne cesse de croître au fil des années. Blancs, rosés, rouges, les crus de notre région, sans atteindre la « stratosphère » de la viticulture mondiale, se fraient désormais une place tout à fait honorable par leurs grandes qualités, tout en restant relativement abordables d'un point de vue économique, ce qui n'est pas rien en cette période !

Ensuite nous sortirons et prendrons le petit chemin qui débute derrière cette grosse poubelle verte que nous apercevons par la fenêtre, nous tournerons à droite (n'y voyez aucune allusion …) et après avoir marché quelques mètres le long du grand jardin couvert de tomates cerises, nous nous dirigerons vers les premiers coteaux surplombant le village. Et là, direction les rangs de vigne. A cette époque, le raisin est quasi mûr et reste en attente des derniers rayons de soleil qui lui permettront de parfaire sa maturité. Dans une ou deux semaines, ces rangs précieux seront le théâtre d'une activité inaccoutumée. Des dizaines de personnes seront là, quelque fois alignées comme les danseurs d'un balai parfaitement réglé, afin de procéder à la récolte des fruits en grappes et de lancer ainsi la période des vendanges. Après un grand semestre consacré à la culture, ce sera le début de la deuxième grande phase, à savoir celle de l'élaboration des nectars. Nous serons alors début septembre, mois de la grande rentrée, mais dans ce cas, la trousse des vendangeurs sera garnie d'autres outils que celle des écoliers… Nous y reviendrons lors de nos prochaines rencontres, maintenant place aux images et à la découverte de notre vignoble.

Laurent VACHER

L'AUDITION

Adrien fit son entrée dans le théâtre, à la fois intimidé et excité par la journée qui l'attendait et, il l'espérait, par toutes celles qui allaient suivre.

Il avait été convoqué à 9 heures pour une audition et il devait se présenter à la Direction. Il observa l'agitation qui régnait déjà sur la scène et s'adressa à une jeune fille tout de blanc vêtue pour qu'elle lui indique le chemin. Elle lui montra le couloir et, en guise d'encouragement, lui murmura : « bon courage mon garçon car tu vas en avoir bien besoin ». Il sentit la panique le gagner et songea même un instant à faire demi-tour et à prendre ses jambes à son cou. Puis il se ressaisit et pensa qu'il n'avait pas fait tous ces sacrifices pour renoncer si près du but.

Arrivé devant la porte indiquant : Bureau de la Direction : frapper avant d'entrer, il cogna timidement et attendit, le cœur battant. Une voix masculine lui répondit d'entrer, ce qu'il fit presqu'à reculons, tant il redoutait ce moment.

Le bureau était tel qu'il se l'était imaginé : sombre et encombré. Des feuillets jonchaient le sol et la poubelle débordait de papiers froissés rageusement avant d'y atterrir. Son occupant, en revanche, contrastait avec ce décor : un jeune homme frêle, aux longs cheveux blonds et vêtu à la dernière mode mais on peinait à définir de quel siècle.

Il l'invita à s'asseoir sur la seule chaise libre et l'observa sans un mot durant ce qui lui parut une éternité. Tout à coup, il se leva, fit le tour du bureau et se mit à tourner en rond en regardant ses pieds et en poussant des petits cris difficiles à décrire. Adrien le regarda faire, se demandant comment il devait réagir et même s'il devait montrer un quelconque étonnement face à cette scène assez déroutante.

Une fois sa ronde terminée, le directeur retourna s'assoir à son bureau, le regarda longuement, sortit un stylo de sa trousse et lui posa la question suivante : « Si je vous dis tomates cerises, à quoi cela vous fait-il penser ? Adrien crut d'abord à une plaisanterie puis, face au sérieux de son interlocuteur, il se mit en quête d'une réponse à cette question complètement saugrenue.
« Et bien, monsieur, les tomates cerises me font penser à une longue promenade calme et ensoleillée dans la campagne avec ma fiancée, suivie d'un pique-nique romantique sous les arbres où cours duquel nous dégusterions des tomates cerises et autres fruits et légumes contenu dans son panier ».
« Bien, lui répondit le directeur, très bien l'idée du pique-nique, il faudra que je la replace dans une de mes pièces ».

Adrien se sentit rassuré par cette réponse quand une seconde question arriva, tout aussi loufoque que la première : « montrez-moi vos talents de danseur ». Ça continue pensa Adrien mais courage, c'est pour décrocher le premier rôle dans la pièce de théâtre de ce jeune auteur. Il se rappela les fêtes auxquelles il participait avec tous ses copains et esquissa quelques pas chassés façon danse classique mêlés à des pas de claquettes tout en bougeant les bras en rythme.

« C'est parfait, s'exclama le directeur, parfaitement parfait, vous venez de décrocher le premier rôle de ma pièce. Mais, s'étonna Adrien, vous ne m'avez même pas fait réciter l'extrait que je devais vous jouer ? ».
« Pas besoin, répondit le directeur : un acteur qui me regarde faire mon numéro de poule effarouchée sans se moquer et qui répond à mes questions aussi saugrenues soient-elles sans s'étonner, est la personne parfaite pour me supporter durant les longs mois que vont durer notre collaboration. Pour ce qui est de votre talent, j'en fais mon affaire. »
Adrien le remercia en se demandant s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de cette nouvelle…

Brigitte FOULTIER

LES DANSEURS

Le danseur et sa cavalière avaient dansé tout l'après-midi à la salle des fêtes du village, et leurs pieds étaient plus que sensibles.

Dolorès, la danseuse, prit la direction des vestiaires pour aller chercher sa trousse de maquillage. Elle savait qu'elle contenait quelques pansements et voulait en mettre un avant que l'ampoule qu'elle sentait poindre soit complètement formée.

Surtout qu'ils avaient prévu de faire une longue promenade, calme et tranquille dans la campagne environnante après cet après-midi plutôt sportif, et elle ne voulait pas gâcher de moment.

Elle s'enduit également les pieds d'un peu de poudre blanche (du talc qu'elle avait dans un petit flacon) – ne pensez surtout pas à autre chose ! – pour adoucir la peau et se sentir un peu plus à l'aise dans ses chaussures. Après avoir jeté l'emballage du pansement dans une poubelle, elle fût bientôt prête à faire la promenade prévue avec son ami.

Avant de partir elle sortit un petit paquet de son sac à main et se mit à picorer dans ce qu'il contenait, comme si c'était des friandises. En fait, il s'agissait de tomates cerises de son jardin qu'elle avait apportées pour qu'ils puissent se rafraîchir tout en se promenant.

Bonne dégustation !

Huguette RICORDEAU

BALADE

J'aimerais tant découvrir le monde, chaque ville, chaque village cachent si on veut bien les chercher des trésors insoupçonnés.

Je me contenterai aujourd'hui de ce petit coin du sud de la France, Saint Guilhem le désert, rien que le nom déjà fait voyager. Le désert nous emmène au pays des Touaregs tout de blanc vêtus sur le dos de leur dromadaire grimpant sur les dunes du Sahara.

Mais rien de tel ici, pas de dune, pas de sable mais des petites ruelles et de vieilles maisons de pierres sèches, paysage idéal puisque je rêve d'une longue promenade calme et romantique.

Entre ces murs, il fait frais, nos pas résonnent sur le pavé. Nous prenons la direction de cette jolie petite ruelle « venelle de trousse chemise » le nom est enchanteur et très évocateur. On peut tout imaginer, quel coquin ou quelle coquine a troussé sa chemise en ce lieu ? Est-ce vous mamie qui nous regardez passer, derrière vos persiennes entrouvertes ? J'ai un peu de mal à l'imaginer.

Quel dépaysement si ce n'était cette horrible poubelle en plastique jaune qui trône devant cette porte on se croirait à une autre époque.

Plus on avance dans ce joli village plus on se croirait au moyen âge, ici une petite fontaine, là un bel escalier de pierre, quelques pieds de tomates cerises plantés ici est là parmi des jardinières fleuries.

Puis tout d'un coup on débouche sur la grande place du village. Planté au milieu un énorme platane noueux plus que centenaire, il pourrait raconter l'histoire du village, celle des amoureux qui se réfugiaient sous son ombre pour se bécoter, celle des mariages, des naissances, des guerres et des fêtes de village.

Le pauvre aujourd'hui ne doit plus rien y comprendre. Cette place est encombrée par les terrasses des cafés et des restaurants. Cela fourmille de touristes, les serveurs s'activent leur plateau à la main virevoltant entre les tables comme des danseurs de flamenco.

Tout autour de la place de fausses vieilles boutiques vendant de faux vrais souvenirs, marchand de glaces, marchand de rêve made in china, que de monde, que de bruit, que d'artificiel.

Mais il sait le vieux platane que reviendra l'hiver, les terrasses désertées, les boutiques portes fermées, il retrouvera enfin son village, sa paix, son désert.

Micheline FLORENT

LE VOYAGEUR

Attention au départ ! Depuis plusieurs jours d'attente à trépigner d'impatience, je bouge enfin. Un sac cabas, quelques vêtements trousse de toilette et nous rejoignons le parking de la place Séraucourt. La voiture blanche démarre, nous quittons Bourges direction Orléans. Nous arrivons sans encombre. L'air printanier est doux et agréable.

Lison s'octroie une pause bien méritée dans un transat en toile. Cette gamine dévore les livres. Elle tourne les pages et ses yeux balayent les phrases comme un scanner. « Lison, tu viens au parc avec nous » ? Lison, son cabas sous le bras se joint volontiers à ses amis.

Elle apprécie ce beau jardin, elle y vient souvent lors de ses visites, pour musarder. Elle s'installe sur un banc et grâce au marque-page, reprend le cours du récit qui est bien vite terminé. Salut Lison ! Et merci. Ben dites-donc, cette fois, je n'ai patienté que quelques minutes. Pas le temps de me poser ! Une gibecière, une gourde, des barres de céréales.

Nous nous trouvons à la gare, direction Amboise. Sur son éperon rocheux, le château domine fièrement. De nombreuses marches à monter. Et enfin une longue promenade calme et contemplative. Des montgolfières plus belles les unes que les autres colorent le ciel azur. Aldo s'allonge dans l'herbe et débute sa lecture. Il ne fait qu'une bouchée du bouquin. Mon périple s'arrête ici, au pied du château.

Cela fait deux jours que je n'ai pas bougé lorsque la petite porte s'ouvre. Dans la main d'une femme aux ongles vernis, je me dirige vers le village-vacances. Je vais y demeurer une semaine avant de reprendre le train en direction d'Arcachon, ses plages, sa dune, ses pinasses.

Lina bronze tout en feuilletant un magazine. Le soir à l'hôtel, elle préfère se plonger dans un bon livre en dégustant un mojito et des tomates cerises juteuses à souhait. J'emporte un peu de sable en souvenir. À présent je m'offre le luxe d'un petit tour à moto. Lina tient fermement la taille de sa compagne.

Oh ! Mais, je connais cet endroit, j'y suis déjà venu. Le Parc Floral d'Apremont. Le pont pagode, le pavillon turc, les multiples essences et massifs fleuris. L'esprit enchanteur du lieu est propice à la méditation et à la détente. Après la visite, les amoureuses se reposent au bord de l'étang aux cygnes. Lina bouquine et termine l'histoire passionnante. Nous enfourchons le bolide pour une nouvelle destination.

Et ! coïncidence fantastique, par le plus grand des hasards, nous nous retrouvons… à Bourges. Au jardin de l'Archevêché, j'admire à nouveau la cathédrale. Je m'extasie près des danseuses qui évoluent sur le parquet en faisant virevolter leurs crinolines.

Retour donc à la case départ ! Mais je ne m'inquiète nullement. Après cette pause, mon voyage reprendra. De nouvelles régions. Peut-être l'étranger, qui sait… Et dire que je

devais finir à la poubelle. Heureusement qu'une berruyère super sympa m'a déposé là sur une étagère. Elle ne pouvait imaginer qu'elle m'offrait mille vies et des lecteurs passionnés. Tout cela est vraiment grisant !

Vive les boîtes à livres et merci à tous de vous intéresser à moi !

Béatrice GIMENEZ

DANS LE PETIT BOIS DE TROUSSE-CHEMISE

La carte Michelin étalée sur la table de la salle du séjour pour préparer leur escapade vers l'Océan les avait fait rêver plusieurs jours durant, surtout cette petite tache verte. Dans leurs mémoires parallèles, avait resurgi le souvenir du petit bois chanté par Aznavour dans leurs jeunes années.

Et voilà, aujourd'hui ils se trouvaient au pied du grand pont qui lançait son élégante arche vers Rivedoux, dont ils apercevaient la ligne basse de la côte, les cubes blancs aux volets verts ou bleus des premières maisons et au-dessus la cime irrégulière des grands pins.

Délaissant Saint-Martin et sa forteresse, Ars et son fameux clocher blanc, ils prirent la direction de l'extrémité de l'île. Le programme de la journée s'était imposé de lui-même. Ils se promettaient d'abord une longue promenade calme et revigorante dans l'odeur balsamique des pins penchés par les rafales des vents dominants.

Au fur et à mesure, ils reconnaissaient les lieux familiers mais notaient aussi certains changements. Ainsi, ils quittèrent leur véhicule sur un parking très « civilisé » : sur le goudron noir, les strictes lignes blanches et les grandes poubelles aux couleurs différenciées pour le tri sélectif témoignaient d'une fréquentation certaine. Mais en cette saison, les estivants étaient rares dans ce relatif bout du monde.

A l'extrémité du sentier bordé d'herbes aux grâces de danseuses, agitées par la brise marine, ils retrouvaient le ressac apaisant des courtes vagues sur la plage.

Et là, pique-nique, comme un rappel supplémentaire du passé : foin des salades industrielles dans leur emballage plastique, tout juste une poignée de tomates-cerises, concession aux temps nouveaux. Sinon, chips, baguette et saucisson et bien sûr « une bouteille de vrai muscadet ».

Andrée LEFÈVRE

UNE JOURNÉE D'ÉTÉ

« Joël, tu portes la poubelle au bord de la route s'il te plait ! C'est la troisième fois que je te le demande, dépêche-toi, le camion de ramassage va arriver ! »

En soupirant le garçon pose sa trousse et abandonne le dessin qu'il était en train de peaufiner. Il attrape la poubelle devant la maison et part d'un bon pied en direction de la route. Autant se débarrasser de cette corvée rapidement. Il n'hésite pas trop à rendre service habituellement mais aujourd'hui il avait décidé de se consacrer à sa passion : les fusains.
Arrivé au bord de la route, sa mission accomplie, il décide de contourner la maison. Il fait vraiment beau ; tout à son loisir il n'avait pas mis encore un pied dehors.

Passant près du jardin des voisins, toujours très bien entretenu, il aperçoit un pied de tomates cerises couvert de fruits bien rouges. Joël les apprécie beaucoup et s'approche pour en avaler quelques-unes un peu rapidement car il n'a pas envie de faire la conversation et si la voisine l'aperçoit il est coincé là pour un moment. Elle lui pose toute une série de questions auxquelles il n'a pas envie de répondre.
Joël est très solitaire, enfant unique il apprécie la tranquillité qui lui permet de rêver...
Pressé de s'éloigner il prend finalement la direction de la forêt proche.

La forêt est son amie. Il aime la parcourir en tous sens la sentir, l'admirer. Soudain, un peu devant, que voit-il débouler des fourrés : un petit lapin blanc qui s'éloigne rapidement et semble sautiller tel un danseur, parmi les herbes folles. Joël le suit un bon moment amusé par ce compagnon inattendu et tellement gracieux. Enfin il reprend la direction de la maison ; de la cuisine sa mère s'exclame : « Mais tu l'as porté où cette poubelle ? »

- « Au bout du chemin t'inquiète...mais merci de m'avoir fait sortir grâce à toi j'ai fait une longue promenade calme et en très bonne compagnie ! «

Brigitte MARIOT

LE POÈME

Lorsqu'Antoine s'installe à son pupitre d'écolier, il est 9h15 et déjà il est persuadé que ce sera une journée poubelle. Il sort sa trousse et son blanc, marque Tippex, car il sait qu'il devra l'utiliser certainement à de nombreuses reprises ! La consigne du jour, rédiger un poème mais n'est pas Baudelaire qui veut ! Il faut trouver des rimes, compter les pieds et être cohérent. Allez, il se lance ! D'abord, imaginer un décor, ce sera la campagne :

« *Une longue promenade calme et bucolique* »
Puis un personnage, ce sera moi !
« *Conduisit mes pas en direction du skate Park* »
Et maintenant une action :
« *Je ramasse quelques tomates-cerises et c'est tout un cirque* »
« *Car en les mangeant j'ai sali mon tee-shirt de marque* »
Ça fait un peu court ! Je dois rajouter deux vers.
« *Mes poteaux, véritables danseurs sur leurs planches à roulettes* »
« *Moi je préfère m'installer sur le banc et aux filles conter fleurette !* »

Finalement je suis assez fier de mon travail, ce sera peut-être plutôt une journée soleil aujourd'hui !

Nadine PALISSON

CHAPITRE II *ATELIER D'ÉCRITURE 13.02.2024*

LUNDI
MARDI
MERCREDI
JEUDI
VENDREDI
SAMEDI
DIMANCHE
+ Deux mois de l'année au choix…

LE CLUB DES GRANDES PLUMES

Lundi 31 octobre 1966
A l'approche d'une petite route longeant le bois, un groupe de ramasseurs de champignons s'est retrouvé en présence d'un cadavre dans un bosquet de la forêt d'Allogny. Très marqués par cette macabre découverte et sous le sceau du secret de l'enquête débutante, aucun d'entre eux n'a souhaité répondre aux questions des journalistes dépêchés sur place.

Mardi 1er Novembre 1966
En ce jour de Toussaint, le directeur d'enquête, un officier Gendarme de la brigade des recherches de Bourges a annoncé que le cadavre découvert hier à Allogny était celui d'une femme d'environ trente à quarante ans et qu'une autopsie avait été demandée par le procureur de la république de Bourges. Celle-ci sera réalisée au centre hospitalier de cette ville dans les plus brefs délais.

Mercredi 2 Novembre 1966
Quelques faits nouveaux dans l'enquête du bois d'Allogny donneraient à penser que la victime ait été agressée en bordure du bois, le long d'un fossé de la départementale 56. Des éléments matériels auraient été retrouvés par les enquêteurs et plusieurs témoins seraient actuellement entendus.

Jeudi 3 Novembre 1966
Lors de sa conférence de presse quotidienne, le procureur de la République de Bourges a déclaré que le médecin légiste ayant pratiqué l'autopsie du cadavre retrouvé dans la forêt d'Allogny, avait conclu dans son rapport que sans aucun doute cette mort présentait tous les éléments d'un crime. La victime était une femme de trente-cinq ans ayant été violée et étranglée à l'aide d'un outil type ficelle plastique ou fil à linge. Le décès remonterait à samedi soir ou plus vraisemblablement dimanche et beaucoup d'éléments laissent à penser que cet acte odieux aurait bien eu lieu sur place.

Vendredi 4 Novembre 1966
Parallèlement aux travaux des gendarmes, les journalistes ont lancé leur propre enquête et ont déjà rapporté les premiers témoignages des habitants du petit bourg. Ils paraissent très intéressants et laissent à penser que cette personne aurait sans doute vécu ses derniers jours de vie au cœur du village. Mais pour l'instant aucune information n'a été confirmée par le parquet et l'identité de cette malheureuse femme n'a toujours pas été révélée.

Samedi 5 Novembre 1966
Le procureur de la République de Bourges a donné le nom et les coordonnées principales de la victime retrouvée lundi dernier dans un bois de la commune d'Allogny. Il s'agit d'une dénommée Marysa Slavic d'origine Yougoslave, naturalisée française très récemment, résidant à Paris et disparue depuis plusieurs semaines aux dires d'un proche que la police a pu retrouver et interroger.

Voilà mes chères « grandes plumes », après l'élaboration et la rédaction de votre roman d'amour l'an passé, vous trouverez dans ce petit texte d'introduction tous les éléments qui devront vous permettre de rédiger cette année votre roman policier. Bon courage !!!

Laurent VACHER

LA COMPTINE DU SAVANT

Lundi je parle le swahili
Mardi Je lis tout Pasolini
Mercredi j'étudie la philosophie
Jeudi j'écoute les concertos de Verdy
Vendredi j'admire l'œuvre de Dali
Samedi j'explore les mathématiques quantiques
Dimanche aux échecs je prends ma revanche
De janvier à décembre cerveau sollicité
D'années en années cerveau augmenté
Au crépuscule de ma vie cerveau saturé !

Nadine PALISSON

C'ÉTAIT AU SIÈCLE DERNIER… ET POURTANT…

Rien d'original au travail, comme tous les lundis les Nouvelles-Galeries sont plutôt calmes. Le chaland nonchalant est rare et achète peu. Une fois le plumeau passé et les rayons agencés, j'attends autant que mes collègues que les heures passent. Le premier jour de la semaine semble toujours plus long. Mardi, il faut s'occuper du réassort, déballer, ouvrir les sachets, installer les chapeaux, gants, écharpes et carrés de soie ainsi que les autres articles coûteux et précieux. Car je suis vendeuse au rayon mode. Les clients sont bien présents et le tiroir-caisse tinte joyeusement pour engranger les francs sonnants et trébuchants. Habituellement, je suis de repos le jeudi, mais une collègue a besoin de ce jour pour un rendez-vous.

Nous échangeons donc, mercredi exceptionnellement je ne travaille pas. En temps normal je rends visite à ma Mémé d'Amour. Mais avant je passe faire un petit coucou à mon amie Dany. Elle est elle-même avec un copain qu'elle me présente. Dès que nos regards se croisent, je suis clouée sur place, foudroyée. Mon cœur bat la chamade et je sais, je comprends très vite : je suis amoureuse ! Eperdument.

Des amis se joignent à nous et nous partons en balade à moto au lac de La Ramée. Dans ce parc délicieux, sa main saisit la mienne. Nous nous éloignons du groupe et faisons connaissance. Nous discutons de tout, et ce tout nous rapproche. Nous avons tellement de points communs.

La journée touche à sa fin. Va-t-il se décider à m'embrasser ! Mais qu'attend-il donc ! Dans un élan je lui présente mes lèvres et nous échangeons notre premier baiser. Nous nous quittons à regret, nous promettant de nous revoir dès le lendemain.

Jeudi je bosse, mais j'ai la tête ailleurs. J'ai hâte de le retrouver. Ma chef de rayon m'observe et vient me chuchoter à l'oreille « Toi, tu es amoureuse ! Cela se voit dans tes yeux ! ». Elle a vu juste. Le soir retrouvailles idylliques.

Vendredi, beaucoup de monde au Grand Magasin, la journée passe aussi vite qu'un éclair.

À 19h00, surprise ! Mon amoureux vient me chercher, avec sa Yamaha… Problème, nous sommes au mois d'août et je porte une robe ample très légère et très fluide. Pas très pratique. Tant pis ! Sur la moto, la vitesse remonte la jupe sur le haut de mes jambes. Les regards des messieurs sont happés par cette image sensuelle. À 18 ans, il parait que j'étais belle…

Samedi, journée de folie aux Nouvelles Galeries. Le rayon ne désemplit pas. Les acheteurs sont râleurs ou ravis : peu me chaut ! J'ai le cœur joyeux, le regard béat et l'esprit léger.

Ma Mémé d'Amour, je ne t'ai pas rendu visite ce fameux mercredi 29 août, mais j'ai rencontré un garçon délicieux. Décembre 1980, nous célébrons nos fiançailles. Le midi en famille. Le soir avec les copains. Nous nous sommes amusés comme des fous. Nous avons ri et dansé et nous avons partagé notre bonheur en gueulant les chansons de Téléphone.

13 février 1982. Mémé tu n'es plus là depuis quelques mois et tu me manques tellement…

Dans ma robe blanche en dentelle, parée d'un magnifique diadème et d'un long voile de tulle, je dis oui pour la vie au futur père de mes enfants…

Quelques semaines après les noces de Diana et Charles !

42 ans plus tard, une fille, un garçon, six petites-filles…

Mon René et moi nous aimons toujours autant malgré les coups durs et les vicissitudes de la vie. L'expérience en plus. Malgré l'éloignement de notre famille et de notre ville d'origine, nous sommes toujours unis pour le meilleur et pour le pire.

Nous fêtons aujourd'hui, 13 février, jour de la sainte Béatrice, nos noces de nacre…

Ce texte est dédié à l'Homme de ma vie…

Béatrice GIMENEZ

SEMAINE CHEZ MA FILLE

Arrivée en gare, le vendredi afin de passer le weekend- end tranquillement.
Sur le quai, je cherche dans la foule une jeune femme et son petit chien.
Ha !! la voilà près de la sortie.

Samedi, Puce a prévu une visite dans un petit village historique.
Dimanche, marche avec pique-nique ; bien que nous soyons en Janvier, il fait un temps superbe, bien sûr pas de quoi se mettre en short.
Lundi : restée seule, devant la baie vitrée, un petit jardin s'offre à ses yeux, arbres, buissons, quelques fleurs d'hiver et des petits oiseaux de toutes sortes : mésanges, moineaux, rouge-gorge…
Mardi, il fait beau, je décide donc d'aller faire un petit tour ; toutefois, je reste dans le quartier là où il y a du monde.
Mercredi, jour de télétravail ; entre les recherches, les appels téléphoniques, il ne faut pas faire de bruit.

Pas de problème, canapé, le chien près de moi et un bon livre, le rêve.
Jeudi, de nouveau seule, un temps épouvantable, devant la baie vitrée, le jardin…
Plus bas le fleuve avec des cygnes dont un noir, je n'en avais jamais vu.
Un peu plus loin encore, l'île avec des promeneurs d'autres faisant leur jogging.
Dans le ciel, au-dessus des cimes dépouillées des arbres, des mouettes et des cormorans.
Une vraie cacophonie, c'est vivant, pas comme à la campagne, il n'y a presque plus d'oiseaux.
En Mai, le chant de tous ces oiseaux, petits et grands, les grenouilles ne sont pas en reste.

En plus de la journée, même la nuit elles croassent c'est épuisant, là où est situé l'appartement. Nous sommes environ à 2 kms du centre-ville. Alors ville ou campagne ?

Gislhaine PAGÈS

PROGRAMME DE RETRAITÉE

Et oui, il fallait bien que cela arrive un jour : me voilà à la retraite. Je dois bien avouer que cela est tout récent puisque cela remonte seulement à 13 jours soit le 1er février. Ah comme je l'ai attendu ce jour béni où je dirais au revoir à mon ancienne vie professionnelle stressante et trépidante et bonjour à cette nouvelle période de mon existence où j'allais enfin pouvoir faire ce que je voudrais, comme je voudrais et quand je voudrais.

J'ai choisi avec soin mon nouvel agenda ainsi qu'un calendrier afin de pouvoir noter et donc ne pas les oublier, toutes activités, visites et sorties que je prévoyais de faire pour occuper au mieux ce temps réservé à autant de loisirs que possible.

J'ouvris donc mon agenda à la page du lundi et inscrivis : ne rien faire mais le faire bien. Pensant que c'était amplement suffisant pour un premier jour, je passais au mardi où je notais : si fatiguée par la journée de lundi : penser à se reposer. Pour mercredi, j'optais pour une promenade autour de chez moi si le temps le permettait et surtout si j'en avais envie. Pour jeudi, je choisis de lire un roman acheté exprès pour l'occasion : comment bien profiter de sa retraite. Vendredi, jour du poisson (et s'il est d'avril c'est encore mieux), je choisis de regarder un programme télé où, sur une chaîne d'infos, je vis une manifestation de retraités qui défilaient dans la rue pour le maintien de leur pouvoir d'achat. Je trouvais l'idée intéressante et me promis de me joindre à eux une prochaine fois mais toujours uniquement si j'en avais envie. Samedi arriva : jour de marché à la Chapelle Saint Ursin. J'envisageais de m'y rendre mais comme je n'avais pas envie de m'habiller et que je n'allais tout de même pas sortir avec mon pyjama licorne en pilou, je restais à la maison. Et j'arrivais ainsi au dimanche où je décidais de faire le point sur cette première semaine. Je découvris alors que faire ce qu'on veut quand on veut et comme on le veut est un beau crédo mais qu'il faut tout de même trouver un minimum d'activités sinon on doit rapidement s'ennuyer.

Je recommençais donc mon planning hebdomadaire mais en y intégrant des activités, ce qui donna : lundi : marche de 8 kms entre Bourges et la Chapelle. Mardi : ménage, lessive, repassage, courses pour la semaine. Mercredi : préparation à l'avance de tous les repas de la semaine. Jeudi : classer toutes les photos et autres documents entassés depuis des années. Vendredi : bêcher le jardin, semer les salades et tailler les rosiers. Samedi : rendre visite à ma mère, à ma tante Annie et à ma cousine Florence. Dimanche arriva enfin : j'étais éreintée mais j'avais eu une semaine bien remplie mais peut-être trop d'ailleurs.

Je me promis donc de trouver une moyenne entre ces deux semaines très différentes l'une de l'autre et fis le constat suivant : une retraite se prépare, se réfléchit longtemps à l'avance sinon nous courons le risque de passer à côté de cette belle période de notre existence.

Brigitte FOULTIER

MAMIE SITTING

Quelle belle chose d'être grands-parents. C'est merveilleux de pouvoir profiter de nos chers petits.

Enfin ça devrait être ça dans l'idéal car aujourd'hui les mamies sont devenues des nounous.

Bien sûr nos enfants travaillent toute l'année de janvier à décembre et ils trouvent normal de nous mettre à contribution, et nous nous sentons obligés d'accepter sous peine d'être traités de sans cœur.

Il y a la semaine où il suffit de les amener à l'école et de retourner les chercher mais le pire ce sont les vacances scolaires, quand elles se pointent à l'horizon je me fais des nœuds à l'estomac.
Comment les occuper ? Ces chers petits sont sans arrêt en demande :
« Mamie on fait quoi aujourd'hui ? Mamie je ne sais pas quoi faire ?

Alors pour cette fois j'anticipe et je m'organise :

Lundi : Rangement du garage, il faut bien qu'ils aient la place pour jouer au ballon dehors s'il pleut.

Mardi : On triera les jouets, il y en aura certainement à jeter, ils sont un peu vieux et usagés et c'est bien de leur apprendre l'organisation.

Mercredi : journée cuisine. Allez hop carottes et patates à éplucher pour la purée du soir, un économe à la main et moi qui supervise.

Jeudi : Il prévoit du soleil alors hop on ira ratisser les feuilles dans le jardin, une bonne journée de plein air.

Vendredi : rangement de la maison, aspirateur, poussière cela fait du désordre les enfants.

Samedi Dimanche repos.

Bon Bah voilà ! C'est casé voilà une semaine bien remplie et après tout c'est important de donner des valeurs aux enfants.

J'entends une voiture qui se gare devant la maison, les voilà.

A peine la porte ouverte un ouragan s'engouffre dans la maison. Maëlys cheveux au vent son doudou sous le bras, un sac remplit de jouet au cas où ceux à la maison seraient insuffisants, déjà branchée sur cent milles volts :
- « bonjour Mamie bisous ».

Suivie de Kéryan qui comme à son habitude bougonne, mal réveillé, le manteau boutonné de travers suivi de Julie ma fille en retard comme d'habitude ;

- « Bonjour maman, je suis en retard, je te préviens ils sont en forme aujourd'hui ils sont remontés comme des pendules. Allez bisous à ce soir ».

Clac ! La porte se referme me laissant seule face aux deux petits monstres.

De dépit je m'assoie sur mon canapé, découragée d'avance le visage entre mes mains. Puis tout à coup je sens sur mon côté droit un petit corps tout chaud qui se love contre moi puis sur ma droite également une tête se pose sur mes genoux.

Pouce en bouche, doudou en renfort la pression s'apaise. Voilà le moment du câlin, moment de paix, moment de bonheur absolu, moment suspendu.

Mon cœur se remplit d'un bonheur infini. Allez mes loulous, mes amours, mes choubidoux, venez voir mamie. On va chanter, on va danser, raconter de belles histoires, construire des châteaux en légo, faire des gâteaux et de jolis dessins, faire plein de bisous et de câlins.

Allez mes chics ouf, profitons au maximum de ces moments précieux, emplissons nos cœurs et nos têtes de ces instants aussi magiques qu'éphémères qui resterons dans nos mémoires. Fabriquons nos souvenirs.

Ne grandissez pas trop vite, je vous aime tant.

Micheline FLORENT

CHAPITRE III *ATELIER D'ÉCRITURE 09.04.2024*

IMPÉRATRICE
FÉDÉRATRICE
CRÉATRICE
ORGANISATRICE
PROVOCATRICE
PUCE
LENTEMENT

Phrase : *« Des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement »*

+ *au moins deux mots en ICE…*

L'ASSEMBLÉE

Des papillons, aux ailes pailletées dansaient gaiement.

Au milieu de cette féérie, l'assemblée attendait le thème des festivités à venir. Il y avait eu beaucoup de propositions et bien sûr tout un chacun avait la meilleure.

La directrice, fédératrice de ce rassemblement ; comme une impératrice au centre avec les intervenants : créatrice, organisatrice doit prendre la parole.

Sitôt le thème annoncé, il y a eu des sifflets ; tout au bout une voix s'élève, bien sûr, c'est l'habituelle provocatrice.

Soudain, la directrice sent des chatouillis dans le bas du dos
<<mon dieu quel supplice c'est horrible>> !
Une puce ?
Comment va-t-elle s'y prendre surtout en toute discrétion ?
Lentement, sa main bouge, une forte envie de se gratter « de la tenue se dit- elle » …
Heureusement, la petite bête a dû trouver sa position, elle ne bouge plus.
<<Ouf ; c'est une chance et un délice ; j'espère que le calme durera au moins jusqu'à la fin de la séance !

Gislhaine PAGÈS

L'ABEILLE IMPÉRATRICE

« Des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement aux dessus des parterres de fleurs… » fredonnait la petite fille quand sa mère lui demanda d'arrêter et lui dit « Non ma puce, ce n'est pas la chanson que je voulais entendre mais cette belle poésie que tu récitais hier et que tu avais apprise à l'école la semaine dernière.

- Ah oui d'accord maman… »

« Toute la journée, dans cette grande maison de bois appelée ruche, travaillaient des milliers d'abeilles créatrices.

Chacune y allait de son incessant labeur, même les petites guerrières dédiées à surveiller la moindre attaque provocatrice.

Au milieu de ce petit monde où tout ne semblait que désordre, régnait la plus belle et la plus grande des organisatrices.

C'était elle qui menait ses troupes demandant simplement protection et bien être afin de parfaire son rôle d'opératrice.

Sans jamais élever le ton, lentement elle profitait du lieu et de la gratitude des autres pour accomplir sa tâche fédératrice.

Tous ces petits soldats lui étaient obéissants et attachés comme les élèves d'une école auraient pu l'être à leur institutrice.

C'était inné chez elles, les abeilles accomplissaient leur devoir avec un seul but celui de faire survivre la grande impératrice. »

« Magnifique ma petite Alice s'écria la maman, aucunes hésitations, pas de faute, une élocution parfaite, je suis sûre qu'un jour avec beaucoup de travail, tu réaliseras peut-être ton grand rêve de devenir comédienne où actrice ! »

Laurent VACHER

DÉFILÉ DE MANNEQUINS

L'organisatrice du défilé avait rassemblé les élèves mannequins sur le côté de la scène autour de chaque créatrice de leur tenue et, lentement, toutes avançaient maintenant vers l'estrade où, en un saut de puce, elles montaient et se mettaient en rang.

Autour d'elles, des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement, dans l'air sortant d'une soufflerie spécialement installée afin de faire une petite animation aussi réaliste que possible.

Une présentatrice, un peu provocatrice, faisait l'éloge de chaque candidate en lui donnant un nom ronflant comme « l'impératrice », la « fédératrice », etc… et chacune retournait à sa place après une courte présentation.

Il n'y eut aucune perturbatrice et le concours s'est terminé en musique après désignation de la gagnante.

Huguette RICORDEAU

SUR LA CORNE D'OR

Dans le frais jardin du Palais, cerné de hautes murailles protectrices, languissamment allongée sur le sofa chamarré, Ayzadé songeait à la dignité d'impératrice à laquelle les années passées dans le harem l'avaient lentement préparée.

Le sultan prévoyait de donner une grande fête qui, par son éclat et l'étalage de sa magnificence, éblouirait les chefs des clans des provinces éloignées, toujours prêts à une rébellion contre le pouvoir central. La princesse connaissait l'habilité organisatrice du grand vizir, son goût de l'intrigue et ses manigances provocatrices. Ses ruses créatrices n'avaient-elles pas l'année passée amené les plus naïfs à se compromettre dans des complots voués à l'échec. Le sultan, dans un geste de clémence bien calculé, les avait pardonnés et les honneurs et rentes tentatrices avaient domestiqué le plus remuants.
La grande fête à laquelle ils seraient conviés marquerait l'aboutissement de la politique fédératrice patiemment ourdie par l'habile grand vizir.

Ayzadé était assez lucide pour mesurer combien la réception donnée en son honneur participait de ces manœuvres, mais elle comptait sur l'attachement que lui témoignerait le sultan pour jouer un jour, elle aussi, un rôle dans ce grand jeu.

Certes, elle contemplait avec plaisir l'espace où la confinait son statut actuel, en particulier ce magnifique jardin où des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement parmi la profusion de fleurs odorantes. Mais elle saurait se montrer assez habile, sous l'image de soumission et passivité qu'on lui attribuait présentement pour arriver à ses fins.

Pour se conforter dans la vision de l'avenir qu'elle ambitionnait, elle repensait à une histoire que racontait sa nourrice « Comment une puce, minuscule mais décidée, perturba tant le sommeil d'un souverain, que malade d'insomnie, celui-ci renonça à son trône ». A méditer, n'est-pas ?

Andrée LEFÈVRE

LE DÉFILÉ DES MISS

Allez mes puces, cria l'organisatrice du défilé. Toutes dans le vestiaire pour le dernier essayage de vos tenues. Comme vous le savez, l'élection de Miss Trifouilly les Oies a lieu samedi soir et il ne nous reste plus que 4 jours pour répéter les pas et vérifier si toutes vos tenues sont bien ajustées.

Toutes les jeunes filles piaillaient comme les oies qui étaient à l'origine du nom de leur commune et s'agitaient dans tous les sens. Elles attendaient ce jour depuis si longtemps et rêvaient toutes d'être l'heureuse élue pour ensuite pouvoir briguer le titre de Miss Côte du Rhône qui aurait lieu le mois suivant.

Madame De Fontenay s'amusait de cette effervescence qu'elle avait elle-même connue des dizaines d'années auparavant lorsqu'elle avait décroché le titre ultime de Miss France 1957. Elle était la créatrice de ce concours ainsi que la fédératrice de tous les défilés se rapportant à la beauté.

Les jeunes filles enfilaient leur tenue en jetant des regards curieux autour d'elles et en détaillant leurs adversaires.

Béatrice s'avança lentement dans sa robe d'impératrice et faillit trébucher en se tordant la cheville à cause de ses talons. Il est vrai que cela la changeait des jeans, baskets qu'elle portait à longueur d'année.

Bérénice, provocatrice, s'exclama d'un ton narquois : « tu veux jouer les grandes dames mais une tenue de gardienne d'oies en sabots t'aurait sans doute mieux convenu et aurait été plus en rapport avec le nom de notre commune ». Béatrice ravala ses larmes et se dépêcha de quitter le podium afin que personne ne remarque les pleurs provoqués par cette méchante Bérénice.

Camille, à son tour, s'approcha timidement et fit tournoyer sa robe sur laquelle des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement. Elle était tellement fière de porter cette robe que sa mère, 20 ans plus tôt, avait porté au même concours et qu'elle avait d'ailleurs remporté. Alors certes, elle lui avait demandé de la retoucher en dégageant un

peu plus les épaules et en la raccourcissant, mais la grâce était toujours présente et elle savait qu'elle faisait partie du trio gagnant. Qu'elle avait hâte d'être à samedi !

Puis ce fut le tour de Bérénice, la moqueuse, avec sa robe tout en lamelles d'acier et illuminée. Elle avait en effet cousu une guirlande de Noël qui clignotait à chacun de ses pas. Oh, elle ne risquait pas de se prendre les pieds dans le bas de sa robe puisqu'elle lui arrivait en haut des cuisses. Et tous ces bracelets à ses poignets et à ses chevilles qui tintaient telles des crécelles. En la voyant, Madame De Fontenay faillit s'étouffer d'horreur et lui ordonna de trouver une autre tenue pour le défilé car il s'agissait d'un concours de beauté non d'un défilé de carnaval. Les autres participantes ne purent retenir leurs rires et Béatrice sût qu'elle tenait là sa vengeance.
La répétition se déroula pendant encore 2 heures durant lesquelles Madame De Fontenay distribua tous les conseils qui permettraient à ces jeunes filles de s'améliorer. Et le samedi soir, vers minuit, le résultat du concours de Miss Trifouilly Les Oies fut prononcé :

- Miss Trifouilly Les Oies 2024 : Camille
- 1ère dauphine : Béatrice
- 2ème dauphine : Delphine

Et Bérénice arriva belle dernière avec sa robe à lamelles de laquelle elle avait retiré la guirlande et à laquelle elle avait rajouté des volants pour la rallonger. Un peu de tenue tout de même !

Brigitte FOULTIER

HISTOIRES À SUIVRE

Par un beau soir de printemps, les transats nous tendent les bras. Sous le prunus explosant de mille fleurs odorantes, Louloute s'installe confortablement sur sa grand-mère. Grand-père est à côté. Les trois sont proches et la petite fille, l'âme créatrice et en grande organisatrice lance les hostilités. – C'est moi qui commence ! Le nez levé vers les étoiles, les yeux pétillants de malice, le joli rituel débute. « Il était une fois, une princesse… ». A toi Grand-Mère.

« Cette princesse s'appelait Sirella l'impératrice et était cantatrice. – C'est quoi ?

- Une grande chanteuse si tu veux. – Aaaaaah ok ! à toi Grand-Père. « Euh, elle était aussi dessinatrice et décoratrice. « Mais non Grand-Pa on dit dessinateuse ! » « Pas du tout petite coquine ! Tu es un peu provocatrice ! ». – Bref, alors la

princesse Sirella flottait dans le ciel grâce à un voile magique multicouleurs. « Ou plutôt multicolore corrigea l'aïeul ».

- Chut ! c'est moi qui raconte et c'est moi qui décide. Et d'abord, ça existe multicouleurs !

A toi Grand-Ma ». « Ce voile merveilleux aux teintes de l'arc-en-ciel illuminait les nuages ».

« Waouh ! trop beau ! » « Et des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement » autour de Sirella. - Tu écoutes mon histoire Grand-Père ? – Oui ma puce. En réalité, Grand-Pa cligne un peu des yeux, emporté par le sommeil. Pour ma part, en grande admiratrice, je reste bouche-bée devant cette charmante fabulatrice. Son imagination m'épate. Elle pourrait devenir écrivaine ou réalisatrice… en tout cas c'est une grande fédératrice. Elle me lance sur une nouvelle piste. « Tu connais Harry Potter avec sa cicatrice ? ». « Oh oui ma chérie, j'adore, et j'aime beaucoup Hermione et Edwige ». La soirée s'étire lentement empreinte de douceur et de tendresse. La nuit promet d'être calme et paisible, peuplée de fées mutines et enchantées. Ces heures merveilleuses libératrices et consolatrices nous offrent des souvenirs émus. Hors du temps. Un dernier regard vers le firmament pour saluer toutes les belles âmes qui s'y trouvent. Celles que nous aimons et que nous aimerons toujours. Celles qui scintillent encore plus fort que les autres et qui nous saluent la nuit venue…

Demain, nous reprendrons le fil de « nos histoires du soir ».

A présent, petite Louloute s'endort en gardant précieusement sous ses paupières aux cils blonds les plus belles étoiles de la voûte céleste.

Béatrice GIMENEZ

LE GRAND BALLET

Dans la prairie fleurie, des papillons aux ailles pailletées dansaient gaiement, en cet exquis début de matinée. Deux papillons de nuit aux couleurs ternes retournaient se coucher lentement. Ils ne semblaient pas être de la même matrice.

Tout ce ballet multicolore était dévoré d'envie par les yeux d'une petite puce qui eût tant aimé voler, avoir quelques couleurs flamboyantes et pouvoir s'élever elle aussi dans le ciel, à la hauteur d'une impératrice. Mais la nature créatrice n'est pas manipulatrice. Elle est souvent organisatrice, même si elle peut être aussi un brin provocatrice. Il lui faut être fédératrice pour ordonner son grand orchestre naturaliste.

Alain PONROY

LA PUCE ET LE RESTE DU MONDE

Puce se targue d'être une plume, une poétesse fédératrice, une impératrice du verbe, une séductrice de la rime, une factrice de bons mots, une créatrice de débats.
Elle explore l'univers du petit peuple auquel elle appartient. Chacun de ses recueils de poésies est dédié à une espèce. Ainsi pouvons-nous lire : « La coccinelle n'est Plus demoiselle » ou « Le hanneton est un bouffon » ou « L'abeille la vieille » ou encore « Le scarabée pue des pieds ». Un rien provocatrice la puce ! Pourtant certains textes sont plus consensuels et bienveillants, enfin sur la première ligne comme par exemple cette poésie insérée dans l'ouvrage consacré aux papillons :
« Des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement,
Quels couillons pas fichus de cacher leur trompe indécente. »
Bref des pamphlets méchants et à la rime douteuse de surcroît.
Mais un jour la société des lettres du petit peuple, organisatrice d'évènements culturels, demanda malignement à la puce de rédiger un recueil consacré à sa propre espèce afin de disposer d'un ensemble parfaitement conforme à la diversité de la population. Ainsi dut-elle se plier à cette requête ne voyant pas bien quels arguments opposer à cette prestigieuse assemblée. Lentement, difficilement elle composa vingt poèmes et le titre de ce nouveau recueil fut : « La puce, langue de pute » !
La morale de cette fable : « A trop faire preuve de mépris, l'introspection abaissera le melon. »

Nadine PALISSON

UNE WEDDING PLANER D'EXCEPTION

C'était incroyable ce qui m'arrivait ! Qui aurait pu croire que l'impératrice me choisirait, moi, certes plus du tout une amatrice, mais quand même nouvelle dans le métier, pour organiser le mariage de son fils, le prince Rodolphe ?

Quand sa convocation m'était parvenue, je fus dans un premier temps excitée comme une puce d'avoir été l'élue parmi une multitude d'organisatrices bien plus férues que moi. Puis, dans un second temps, la panique me prit, génératrice de mille maux de ventre et bouffées de chaleur, à mesure que l'heure du rendez-vous se rapprochait. J'oscillais entre deux états aussi inconfortables l'un que l'autre : d'un côté, des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement autour de ma tête et devant mes yeux, me donnant le tournis, pendant que mon deuxième cerveau était rongé de l'intérieur par les affres de centaines de mini-monstres ravageurs qui me laissaient vidée de toute énergie créatrice. Les papillons eurent bien du mal à prendre le dessus sur les démons intestinaux, mais, au prix de mille efforts, je réussis à me convaincre que je saurais relever ce défi.

Dans une attitude combattive et un tantinet provocatrice, je pris le chemin du palais d'un pas aussi assuré que possible, avec mon projet sous le bras, empêchant toutes les questions légitimes en cet instant de se faire jour, du style : « Allais-je être à la hauteur ? Qu'est-ce qui avait fait la différence avec les autres concurrentes ? Et si j'échouais dans ma mission, quelles en seraient les conséquences ? » Rien de tout cela n'eut de grâce à mes yeux, car je devais rester focus sur ma présentation dans la salle du trône. Révérence ? Pas révérence ? Devrais-je attendre que sa majesté m'interroge ou d'entrée la remercier de son choix ? Tout ce protocole auquel j'avais oublié de réfléchir eut pour effet de ralentir mon pas et c'est plus lentement que je franchis les grilles du palais.

A partir de là, je fus intégralement prise en charge et ne fus plus maître de rien du tout, jusqu'à me retrouver, je ne sais plus par quelle magie, devant la maîtresse des lieux, plus majestueuse et rayonnante que jamais, comme si elle était ravie de me voir, moi, devenue soudain mutique (et peut-être pour la vie !) tant j'étais impressionnée.

— Très chère, vous voici enfin ! Je brûlais d'impatience de vous recevoir ! J'ai adoré votre projet pour le mariage de mon fils ! Comment vous dire ? Son côté complètement déjanté m'a totalement séduite. Les autres étaient d'autant plus fades et convenus que le vôtre était étonnant et farfelu... comme mon Rodolphe, finalement... C'est comme si vous aviez, par magie, tout compris de sa personnalité... De vous à moi, comment avez-vous su que je l'appelais toujours « mon canard ? » ... Vous ne le saviez pas ? Étonnant, très étonnant !!! C'est donc le signe (jeu de mots, mes amis !) que ça devait être vous !

Puis s'adressant à la cour stupéfaite : « Mesdames, Messieurs, dans un mois, nous marierons Rodolphe et Géromine sur le lac, et nous serons tous des cygnes majestueux voguant sur l'eau ! »
Puis, se tournant de nouveau vers moi : « Mademoiselle, ce sera le mariage du siècle et on en parlera longtemps dans les chaumières, je l'affirme derechef ! »

Catherine GONIN

DICTÉE

Il commence à se faire tard, mais la petite fille est au plein milieu d'une phrase compliquée : « Des papillons aux ailes pailletées dansaient gaiement. » Elle n'est pas sûre de l'orthographe, mais elle s'applique à écrire tous ces mots un peu difficiles qu'elle vient de se dicter à elle-même, l'instant précédent.

Lentement, elle exécute chaque boucle de chaque mot, l'air fière d'elle, sous le regard amusé de sa mère. D'où lui viennent toutes ces idées, se demande-t-elle. Elle y reconnaît bien la fibre créatrice de la famille.

- Si tu t'appliquais autant pendant les dictées à l'école, ma puce, soupire-t-elle, un brin provocatrice**.**

- Oui mais les textes de la maitresse sont trop ennuyeux. Je préfère inventer mes propres histoires. Je suis une impératrice et les mots doivent m'obéir. Plus tard, je serai organisatrice de dictées imaginaires.

- C'est fabuleux, mais en attendant, il te reste encore des devoirs réels à terminer, tente-t-elle sur une note plus fédératrice. Elle n'a pas envie de se fâcher. Pas ce soir !

- Je finirai ma géométrie demain matin, je suis trop fatiguée d'avoir tant écrit, lui répond la petite fille avec malice.

- Va vite te laver les dents, alors. Et n'oublie pas le dentifrice.

Andréa FLORENTIN

CHAPITRE IV *ATELIER D'ÉCRITURE 07.05.2024*

ACCLAMATION
VÉRITABLE
LÉGION
PLACE
LECTURE
AILLEURS
GARDE

Phrase : *« pour se donner un genre »*

<u>Thème</u> : L'œuvre de La Comtesse de Ségur

BOUILLON DE LECTURE…

Sous des acclamations modérées, l'émission était enregistrée devant un public somme-toute restreint, la soirée télévisuelle débuta.

Le présentateur prit la parole et après avoir donné le thème de cette soirée consacrée à la lecture, il présenta ses invités du jour en faisant pour chacun un bref résumé de carrière, tout en casant dans ses portraits une petite touche d'humour qui le caractérisait si bien, lui qui était un véritable connaisseur de ce grand art qu'était la littérature, mais aussi un grand vivant et un immense amateur des plaisirs de la vie.

« Ce n'est pas légion annonça-t-il, mais ce soir vous allez parler des livres qui vous ont bouleversé et qui ont peut-être donné un autre sens à votre vie culturelle voire à votre vie tout court »

L'émission était pour le moins exceptionnelle car pour une fois, les invités n'étaient pas des créateurs écrivains, mais de simples lecteurs. C'était une idée de cet immense connaisseur de la littérature et grand professionnel de la télévision, que de mettre à l'honneur ceux qui se contentaient de prendre du plaisir en lisant et en tournant les pages de ce vieil instrument culturel qu'était le livre.
« Moi, dit la première invitée à prendre la parole, j'aurais pu commenter l'œuvre de La Comtesse de Ségur, mais ajouta-t-elle avec un petit sourire sous-entendu, je ne l'ai pas lue et je crois que je ne la lirai jamais… En revanche et à la place, je vais vous parler de l'œuvre gigantesque qu'est Le Voyage au bout de la nuit de Louis Ferdinand Céline. Roman magistral des années 1930 dont certains passages résonnent encore dans ma tête tellement ils peuvent refléter le bien et le mal de l'espèce humaine. Cet auteur a changé chez moi la façon de regarder l'humanité. On aurait pu tomber sur un écrivain qui, pour se donner un genre aurait traité les révélations des témoins de son temps, mais dès l'incipit (ça a commencé comme ça), on s'aperçoit que celui qui écrit était présent et prêt à retranscrire des péripéties vécues. Par ailleurs, et c'est sans doute là l'un des

piliers de l'œuvre, le style d'écriture est révolutionnaire, le langage, les mots, les expressions sont populaires et l'ouvrage le devient forcement… Et puis, il y a ces ensembles de phrases qui traduisent la pensée de l'auteur, je vous citerai par exemple, l'amour « c'est l'infini mis à la portée des caniches ». Quand vous avez lu çà, que vous avez découvert les saloperies de la première guerre mondiale, celles du colonialisme Africain en passant par celles de l'univers de la banlieue New-yorkaise pour finir en région Toulousaine, vous ressortez ébahi, cabossé, peiné, ulcéré, surpris mais heureux d'avoir découvert çà grâce à ces nouvelles tournures littéraires. Je reconnais que sans y prendre garde, on pourrait se questionner tellement on est loin parfois de la littérature traditionnelle, mais on s'y fait très vite et on en redemande encore et encore…

Ah dit le présentateur, je vois que le lecteur peut être plus convaincu que l'auteur.
C'est le propre de celui-ci répondit-elle, celui qui écrit doit convaincre et entraîner ses troupes derrière lui…

Je n'y avais pas pensé dit l'homme des livres avec son sourire presque coquin, sans doute y aurait-il un petit côté guerrier dans la littérature ?

Sûrement dit-elle, mais attention pour faire la guerre il faut une dose de confiance dans ses troupes et là je citerai à nouveau notre auteur : « faire confiance aux hommes c'est déjà se faire tuer un peu » …

Laurent VACHER

BLESSURE DE GUERRE

Enfant pour m'éloigner du feu de la vie familiale, je me cachais dans n'importe quel recoin pour m'adonner à cette activité libératrice qui avait le pouvoir, presque immédiat, de m'assurer une surdité au monde extérieur et à ses colères. La lecture des livres de la Comtesse de Ségur, de la série des Michel détective ou du Club des cinq, les Jules Vernes aux aventures épiques, Hector Malo et sa formidable histoire du petit garçon sans famille, Poil de carotte, le voyage d'Ulysse et légion d'autres gourmandises qui nourrissaient mon univers, des évasions secrètes et solitaires. Des journées entières étaient consacrées à cette calme activité exaltante. Une place forte imprenable. Mais un jour que je m'étais réfugiée dans un coin du minuscule jardin derrière la maison, cachée par un énorme buisson, un fusain japonais doré, mes oreilles s'ouvrirent malgré moi et j'entendis des acclamations, des bruits de mitraillettes buccales, des « …gardes, emparez-vous de lui… », des bruits de pas précipités, un véritable tintamarre venant du jardin d'à côté. Me hissant du mieux que je pus, je parvins à espionner par-dessus le haut muret. Un garçon ! Ce n'était qu'un foutu garçon jouant bêtement à la guerre, quel cliché, pour se donner un genre viril. Je voulus lui intimer l'ordre de se taire afin de poursuivre ma lecture mais je ne sais par quel miracle, je ne parvenais pas à me détacher du spectacle que m'offrait ce voisin de passage. Il avait semble-t-il sensiblement mon âge et était

plutôt, il me faut bien l'avouer, assez bien fait de sa personne. Il disposait en outre d'une collection de jouets que j'aurais aimé également approcher. Je fis donc fonctionner mon imagination pour entrer dans le jeu et trouver un stratagème pour attirer son attention. Il joue à la guerre alors qu'à cela ne tienne je ne suis pas, grâce à mes lectures, une novice dans cet exercice. Je m'emparais du lance pierre de mon frère, visais la rangée de soldats alignés au sol que manipulait l'enfant et tirais… un peu trop haut ce qui eut pour effet une belle marque sur la joue et les cris épouvantables du général blessé appelant sa grand-mère en hurlant de terreur. D'ailleurs je subodorais qu'effectivement le choc dû être puissant ! Je me rencognais dans mon coin, cachais mon arme sous les feuillages, empoignais mon livre mais ne parvins pas à lire. J'entendais les jérémiades de l'enfant et les paroles réconfortantes de la voisine. Mon sang ne fit qu'un tour lorsque j'entendis des pas s'approcher du muret. J'allais être découverte ! Mais mon immobilisme me sauva. J'avoue avoir ressenti un sentiment de culpabilité qui me priva pendant plusieurs jours d'un sommeil serein.
Les vacances terminées, retour en classe ou l'institutrice nous présenta un nouvel élève sur la joue duquel était dessinée une petite marque en forme d'étoile. Et à la question des autres garçons concernant l'origine de cette marque, il répondit avec panache, « Blessure de guerre !»

Nadine PALISSON

MÉMOIRES DE COMTESSE (et non pas mémoires d'un âne)

La Comtesse de Ségur reposa son livre et regarda par la fenêtre le rayon de soleil qui venait illuminer son salon après l'averse de grêle qui s'était abattue. Après la pluie, le beau temps pensa-t-telle. Elle adorait ces après-midis d'automne occupés à la lecture et à l'écriture : ses deux passions.

Elle se souvint de ses vacances dans la cabane enchantée remplie des acclamations de ses camarades de jeux, des malheurs de Sophie lors de sa chute d'un arbre dans lequel elle aimait grimper. Il faut dire qu'elle ne tenait pas en place. Ils l'avaient pourtant mise en garde concernant les risques qu'elle courait mais rien n'y faisait.

Parmi cette bande de joyeux lurons figuraient les deux frères jumeaux surnommés Jean qui grogne et Jean qui rit qui, pour se donner un genre, passaient leur temps à s'ignorer et entraient dans une colère noire lorsqu'on leur faisait remarquer qu'ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Le mauvais génie de la banque, surnommé François le bossu avait l'habitude de les surnommer les deux nigauds.

Face à ces garnements, les filles de la petite banque passaient pour des petites filles modèles. Mais tous, en général, se révélaient être de bons enfants et même Madame Durand, en croisant les jumeaux qu'elle ne pouvait distinguer : quel amour d'enfant, quel bon petit diable, pensant qu'il s'agissait d'une seule et même personne.

Les garçons aimaient jouer au Général Dourakine et leurs batailles étaient légion mais un jour que le pauvre Blaise regardait ailleurs, il ne put esquiver l'attaque d'un ennemi qui lui fit mordre la poussière. La sœur de Gribouille vola à son secours et l'aida à se relever.

Leurs chamailleries n'allaient jamais bien loin et on pouvait dire qu'ils étaient tous liés par une véritable amitié.

Mais à ce moment précis, la comtesse se posa une question : s'agissait-il vraiment de ses souvenirs d'enfance ou de récits sortis de ses romans ? Elle ne chercha pas de réponse. Ne dit-on pas que souvent la réalité rejoint la fiction ?

Brigitte FOULTIER

PS : Cet atelier écriture avait pour thème : les 150 ans du décès de la Comtesse de Ségur. Nous pouvions nous inspirer de ses romans pour écrire notre texte. J'ai choisi de glisser 16 titres de romans de la Comtesse de Ségur dans mon histoire. A vous de les découvrir !

QUI GROGNE ? QUI RIT ?

Après la pluie le beau temps ! Cet adage qui pousse à l'optimisme n'est pas vraiment adapté à Sophie. Qui a vraiment compris ses malheurs ? Certes, elle a découpé des poissons rouges pour essayer son nouveau couteau. Elle s'est brûlé les pieds dans de la chaux vive. Elle a servi du thé à ses amies préparé avec l'eau du chien. Elle a taillé ses sourcils pour les avoir plus épais, pour se donner un genre… elle a piqué son âne Cadichon avec une fourchette. La liste est non exhaustive… Les véritables malheurs de Sophie ne se trouvent-ils pas ailleurs ? Sa mère en apparence aimante est en réalité terriblement stricte et autoritaire. Elle lui inflige des punitions très sévères. Elle la fouette parfois, la prive de nourriture. A cette époque, les châtiments corporels étaient légion et feraient frémir les générations actuelles. Malheureusement, pour Sophie le pire est à venir. Elle perd sa mère et son père se remarie avec une femme encore plus intransigeante. En effet, la méchante marâtre ne lui passe rien !

L'intolérance et le dédain font corps avec une espèce de tyrannie vicieuse et calculatrice. Sophie devient le souffre-douleur de la mauvaise femme. Elle reste constamment sur ses gardes. La tendresse n'a pas sa place dans sa vie tellement pénible.

Pourquoi ne retient-on de cette histoire avant-gardiste que les bêtises d'une toute petite fille ? Pourquoi fait-on fi des maltraitances et des tourments. On la dit désobéissante,

étourdie, colérique et frondeuse. N'est-elle pas tout simplement perdue, triste et incomprise ? Ou tout naturellement une enfant qui s'amuse et expérimente.

La comtesse de Ségur met en lumière une petite victime délaissée, rudoyée, et en pleine épreuve : entre le deuil, et l'acceptation de la nouvelle épouse. Une belle-mère froide et rigide, un père absent et pleutre. Transposons cette lecture au 21ème siècle. Ce sujet malheureusement trop souvent d'actualité soulèverait les foules et loin des acclamations et des vivats, se terminerait probablement au tribunal.

A bien y réfléchir ce roman est loin d'être une bluette à l'eau de rose pour petites filles modèles, bien rangé entre d'autres livres de la bibliothèque. Si on pose la question : quel âge a la fillette dans « Les malheurs de Sophie » ? Peu, très peu de personnes répondront correctement… 8, 6, 7 ans peut-être ?! Pour information chers amis lecteurs et pour rafraîchir les mémoires, dans ce fameux récit Sophie est âgée de….. 4 ans !!!

Seulement 4 ans !...

En vérité, la vie au château de Fleurville est loin d'être rose pour la toute petite orpheline.

Béatrice GIMENEZ

UN GOÛTER PAS COMME LES AUTRES

Elles finirent d'installer les tables et chaises au fond du jardin. Si le beau temps restait de la partie, l'après-midi serait grandiose. La mère d'Augustine lui confia un plateau de fruits, ainsi que des tartelettes qu'elle avait fait confectionner pour l'occasion.

« Prends garde à ne rien renverser en descendant les marches, ma fille ».

Augustine s'appliqua. Elle eut à cœur de faire de sa fête d'anniversaire un événement dont ses camarades se souviendront pendant longtemps. Rien qu'à la lecture de la carte d'invitation, elles durent être intriguées. Si les goûters d'anniversaire étaient légion, une véritable chasse au trésor l'était beaucoup moins.
Par ailleurs, Augustine avait demandé à sa mère de lui confectionner une robe particulière pour l'occasion dont elle avait elle-même dessiné le modèle. Pour se donner un genre, Augustine compta agrémenter sa tenue de l'un des chapeaux à bord large de

son père. Cela complétera sa tenue d'aventurière, comme dans les romans du même genre de ses frères qu'elle lisait en cachette, avant de les remettre discrètement à leur place. De la même façon, elle n'ira chercher le chapeau de son père qu'au tout dernier moment pour éviter que sa mère ne s'aperçoive de sa trouvaille et ne la lui interdise, avant même que ses amies eussent pu voir sa panoplie au complet. Elle attendait avec impatience les acclamations de ses invitées.

Andréa FLORENTIN

NUAGES DANS UN CIEL SEREIN

Sur la terrasse ombragée de glycines odorantes, Mademoiselle de Chambrun corsetée d'une robe de taffetas pêche qui faisait d'elle une véritable figure de mode, recevait pour le thé la Comtesse dont elle appréciait la compagnie.

Après l'avoir entretenue de ses lectures pieuses, elle décida pour finir de lui faire part de ses inquiétudes quant à la marche du monde, de leur petit monde à vrai dire.

Il était de bon ton l'été venu, de quitter leur hôtel particulier parisien pour leurs domaines en province, où hélas, les gens de qualité n'étaient pas légion.

Heureusement, de château à château, les relations de voisinage maintenaient un semblant de vie mondaine bienvenue, pour rompre la monotonie de cette vie retirée dont les paysans semblaient se contenter.

Or, depuis peu, ces dames avaient remarqué que leurs maris se rendant au fumoir après le dîner, abordaient un air préoccupé tout à fait inhabituel.

La veille, Madame la Comtesse s'était risquée à questionner son époux qui tout d'abord avait expliqué qu'il s'agissait d'une affaire d'hommes. Mais devant son insistance, finit par lui signaler qu'au-delà des limites du domaine, une certaine agitation se dessinait, menaçant le cours des choses en apparence immuable.

Sans doute travaillés par des agitateurs venus d'ailleurs, les métayers, groupés derrière le fils Martin qui pour se donner un genre arborait un foulard rouge, s'étaient massés devant la grande grille du parc. Renforcés des ouvriers agricoles débauchés, galvanisés par les acclamations de leurs femmes et leurs garnements venus en renfort, ils

réclamaient de s'entretenir avec l'intendant pour exposer toute une série de revendications aussi outrées les unes que les autres.

« Voyez ma chère, où nous en sommes ! Si l'on n'y prend garde, chacun prétendra ne plus rester à sa place »

Andrée LEFÈVRE

MADAME DE SÉGUR

Cette dame, d'un autre temps que j'imagine volontiers avec une tasse de thé devant sa fenêtre. Les yeux ailleurs, elle garde la nostalgie sinon de son pays surtout celle de ses enfants.

La voilà plongée dans son prochain conte : pourquoi pas cette enfant taquine faisant des farces.

A sa légion de serviteurs, ou celui-ci pour se donner un genre met des vêtements, non adaptés, que de bons petits diables.

Elle voit aussi, tous ces enfants qui aiment la lecture et attendent avec bonheur de prendre la place du héros ou héroïne.

La parution d'un de ses contes reçoit une véritable acclamation.

Gislhaine PAGÈS

UNE CÉRÉMONIE OFFICIELLE

Ce jour-là, dans sa résidence officielle, véritable petit palais en plein cœur de Saint-Pétersbourg, le général Rostopchine donnait réception pour célébrer comme il se devait ses nouvelles attributions auprès du tsar, attributions largement méritées eu égard à ses glorieux états de service. Toute la noblesse de la ville était conviée, femmes et enfants compris. Les salons furent donc envahis par une pléthore de gens endimanchés qui rivalisaient de luxe ostentatoire et de sourires de bienséance.

Les enfants, qui étaient légion ce soir-là, furent expédiés ailleurs, sous bonne garde, dans le grand salon dit « princier », car les grands de ce monde ne sauraient s'embarrasser de cette marmaille.

La petite Sophie, fille du vénérable général, gardait la place avec humeur, et pour se donner un genre, faisait mine d'être plongée dans la lecture d'un roman prélevé en hâte dans la bibliothèque de son père. La faune des enfants arriva sans tambours ni trompettes ni acclamations, intimidés qu'ils étaient d'être en cette demeure. Sophie en compta plus d'une trentaine du coin de l'œil et se demanda ce qu'elle allait faire de tout ce monde. Chacun la connaissait un tantinet, mais n'osait bouger dans ces appartements luxueux.

Alors Sophie l'espiègle eut soudain un sursaut d'énergie et décida de prendre les choses en main, selon ses propres règles. En petite fille modèle qu'elle n'était pas, elle édita son premier décret « Toute personne qui veut jouer avec moi doit s'appeler Jean ou ne jouera pas ! » Elle s'enquit des volontaires : les filles s'abstinrent majoritairement, car leur bonne éducation leur interdisait sans doute pareille mascarade. Sans doute craignaient-elles la suite du jeu auquel se prêtèrent la totalité des garçons qu'elle fit s'aligner devant elle.

Puis la deuxième règle tomba : « Comme il y a trop de Jean, vous devez trouver une manière de vous distinguer les uns des autres ! » À tour de rôle, chacun dut se trouver un sobriquet différent pour obéir à la commande, tandis que les filles demeuraient coites et immobiles, serrées comme des sardines sur les fauteuils du grand salon. Ainsi naquirent Jean qui grogne et Jean le pleutre, Jean qui rêve et Jean sans terre, Jean qui chante et Jean qui pleure, Jean qui ment et Jean qui triche et j'en passe et des meilleurs. Les malheureux qui n'eurent pas assez d'imagination furent écartés d'office et relégués honteusement au rang de spectateurs au même titre que les filles.

La règle numéro 3 ne tarda pas à s'exprimer : « Vous autres les spectateurs, vous allez nous regarder jouer. Nous allons faire un spectacle qui s'appelle : Le général Dourakine et l'armée des Jean. Bien sûr, c'est moi qui serais le Général Dourakine ! » Et les spectateurs d'applaudir avec une effervescence forcée, car nul ne saurait déplaire à la maîtresse des lieux, n'eusse-t-elle que 10 ans, mais qui plus était, savait se montrer aussi autoritaire que son Général de père auquel personne ne s'avisait de résister.

Le protocole serait donc toujours de mise, en société comme dans les jeux d'enfants, n'en déplaise aux défavorisés du jour qui ne furent pas parmi les élus. En espérant que lesdits élus satisfassent aux règles d'un jeu dont ils n'avaient encore aucune idée.

Catherine GONIN

CHAPITRE V *ATELIER D'ÉCRITURE 04.06.2024*

CHAUSSURE
LACET
STATUE
SAUVAGE
COMBAT
HARMONIE
POINT

Phrase : … *« Un, deux, trois, soleil, personne ne bouge » …*

MÈRE ET FILLE

Depuis quelques minutes, la colère était plus vive entre les deux femmes.

« Il y a trop longtemps que ça dure et tu ne dois pas continuer ainsi » assura la mère.
« Je fais ce que je veux et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras » lui rétorqua l'adolescente qui était aussi sa fille. Ce combat était devenu quotidien à la maison, rompant définitivement tout désir d'harmonie et de vie paisible.

« Je te rappelle que je suis ta mère, tu me dois donc le respect accompagné d'un minimum d'écoute, un point c'est tout !

- Je ne te dois rien du tout, j'ai bientôt quinze ans et j'ai surtout hâte de quitter ces lieux, je ne suis plus une enfant et j'en ai ras le bol d'écouter tous les matins tes chansons habituelles, les lacets de tes chaussures ne sont pas attachés, tu n'as rien oublié dans ton sac, fais attention dans la rue …. C'est fini je ne suis plus à la maternelle !!!

- Mais dis donc, tu me reproches maintenant de veiller sur toi ! Tu préfèrerais sans doute que je me transforme en statue posée au milieu de la maison et que je me contente de regarder vivre mademoiselle princesse.

- Ah, et bien tu vois que quelques fois tu peux dire des choses censées et pleines de vérités, rétorqua-t-elle méchamment. »

La mère prit le parti de faire baisser la tension et s'efforça de ne rien répondre. Derrière son regard plein d'interrogations et quelque peu désabusé, lui revenaient les images de cette petite fille joueuse et malicieuse. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à cette gosse qui n'avait de cesse de jouer, appelant maman pour un oui pour un non, lui demandant de participer à son dernier jeu, « un, deux, trois, soleil, personne ne bouge… ». La petite voix d'enfant lui revenait de suite en tête. C'était devenu le tableau d'un autre temps, pourtant c'était hier !

Les liens lui semblaient définitivement rompus mais elle aussi, avait eu un tel passage avec sa propre mère. Les manières et les mots lui paraissaient un peu moins sauvages

mais l'épisode avait bien existé. « Ah, se dit-elle, laissons faire les choses, évitons la dégénérescence de ce conflit somme toute habituel et quelque peu universel et, avec le temps nous retrouverons le calme et la sérénité. C'est un passage difficile à régler, mais rien n'est facile dans la vie de parent, je le découvre tous les jours…

Laurent VACHER

WOALTO LE CHIEN-LOUP

Cet animal sauvage, au vu de l'homme a sauvé une ville, en pleine tourmente de neige d'une épidémie. Il faut aller chercher le remède nécessaire à l'aéroport.

Les seuls véhicules éventuellement qui peuvent passer, ce sont les attelages de chien et leur pilote.

Ce chien-loup n'était accepté, ni par les chiens, ni par l'homme.
Deux attelages sont prêts. Woalto, les regarde, prêt à suivre.
Les bourrasques sont de plus en plus fortes, la neige, de plus en plus épaisse.
Le 1er attelage, se casse dans un trou invisible à cause de la neige.
Le 2éme, le chien de tête, s'abime une patte, un lacet du chemin a été mal géré.
C'est une malédiction !!! Il faut y arriver à tout prix.

Woalto, avance prudemment vers l'homme qui lui a fait signe, l'attèle, espère qu'il ne fait pas d'erreur.

Notre chien-loup tire de toutes ses forces, il va mener un combat. Les autres chiens font comme lui : à eux tous ils vont y arriver.

Les enfants, dans les rues bien emmitouflés, leurs chaussures fourrées, sont joyeux.
Les villageois veulent rendre hommage à ce chien-loup, une statue est élevée.
Tous se mettent autour lui : quelle belle harmonie entre l'homme et leur sauveteur.
Le photographe les attend et fait le point.

« Un, deux, trois, soleil, personne ne bouge ! »

Et tout le monde est heureux !

Gislhaine PAGÈS

UNE OPÉRATION DÉLICATE

Dans le parc de l'Hôtel de Ville, les bancs de bois assemblés le matin même, attendaient l'arrivée du cortège.

Vêtu de sa longue blouse grise, l'homme de l'art ajustait par des gestes précis le pesant appareil sur son trépied. Il savait d'expérience combien la qualité de son travail contribuerait à fixer pour les années à venir, le souvenir de cette journée mémorable.

Enfin, éclats de voix et quelques rires annoncèrent l'arrivée de la noce. Il s'agissait maintenant de placer les invités suivant un protocole strict quoique non écrit : les mariés au centre du premier rang, entourés de leurs parents respectifs en premier. Les jeunes avaient déjà commencé à escalader les plus hauts degrés, tandis que peu à peu les rangs intermédiaires se garnissaient dans une joyeuse cohue.

Les sœurs de la mariée, déjà pourvues d'enfants surveillaient la tenue de leur progéniture, vérifiant les lacets des chaussures du plus petit, rectifiant un pli de pantalon, le bouffant d'une robe de princesse, aplatissant une mèche dans un combat recommencé avec une tignasse rebelle. Il fallait pour faire honneur à la famille, discipliner ces petits sauvages dont la longue cérémonie à l'église, avait mis la patience à rude épreuve.

Quand tout le monde fut à peu près casé, le photographe s'affaira pour vérifier l'harmonie de cette composition aléatoire, indiquant de la voix et du geste, à un tel de se placer un peu plus à droite, à tel autre de descendre d'un cran. « Je veux bien voir tout le monde ! »

Enfin quand il fut satisfait du résultat, quand tous ou à peu près se figèrent dans une immobilité de statue, l'homme de l'art se concentra sur la mise au point finale.

« Attention, chez moi, pas de « ouistiti », pas de « cheese », mais un, deux, trois, soleil, personne ne bouge !
encore une, et une autre….
on ne bouge plus ….
Et voilà, c'est dans la boîte ! »

Andrée LEFÈVRE

INITIATION À L'ART OU L'ART D'ESQUIVER

Mercredi après-midi en me promenant dans le parc avec ma petite-fille, j'ai eu la peur de ma vie. L'espace d'une seconde qui m'a semblé durer une éternité je l'ai perdue de vue.
C 'est devant ce bloc de granit que je la retrouve, du haut de ses quatre ans elle fixe des yeux cette immense statue.

- « C'est qui mamie le Monsieur ? »
- « Et bien ma puce tu vois ce Monsieur est un chasseur, il est en plein combat avec cette lionne que tu vois là »

Je vois bien qu'elle me regarde d'un œil à la fois étonné et dubitatif.

- « Un chasseur ? Tu es certaine mamie. Alors si c'est un chasseur pourquoi il est tout nu ? C'est bizarre quand même, il n'a même pas de chaussures ».

- « Tu sais ma puce à l'époque c'était comme ça qu'on représentait les chasseurs au temps de la préhistoire, point de vêtement, point d'armes ça représente la force de l'être humain en harmonie avec la nature, la vie sauvage…. »

Là je pense l'avoir complètement perdue.

- « D'accord… Et mamie c'est quoi la préhistoire ? »
- « Oh ! C'était y a très très longtemps ma puce »
- « Ah oui quand t'étais petite alors ? »

Ben voyons, elle s'imagine quoi Maëlys ? Sa mamie petite fille, toute nue en train de courir après un lapin pour le cuire au feu de bois…

- « Heu ! Non ma puce c'était il y a beaucoup, beaucoup plus longtemps, au temps des grottes, des mammouths, des dinosaures »

Je vois dans ses yeux que plus j'essaie de lui expliquer, plus elle semble perplexe.

- « Des dinosaures ? Mais non mamie tu te trompes, les dinosaures c'est à la télé, j'en ai vu avec maman dans un film l'autre jour ».

Ma pauvre louloutte, te voilà bien embrouillée. Comment t'expliquer la chronologie de l'histoire alors que tu n'as de repères que le virtuel ou le pays des Bisounours. Tu auras bien le temps de comprendre tout ça moi je dois trouver une porte de sortie.

- « Allez ma puce viens je vais refaire ton lacet et on va jouer à un jeu tu veux ? »
Attention c'est parti :
« Un, deux, trois, soleil, personne ne bouge, on fait la statue » …

Micheline FLORENT

LE SÉJOUR À LA CAMPAGNE

Catherine fut soulagée que le bus arrive à destination et qu'ainsi les petits monstres de la colonie puissent descendre et se défouler après ce long trajet.

Maintenant se posait la question cruciale de savoir comment occuper ces bambins dont les âges variaient de 3 à 10 ans. Pour en avoir discuté avec ses collègues avant le départ, il avait été convenu que les matinées seraient consacrées à du travail scolaire et les après-midis à des jeux et des promenades afin de profiter du beau temps revenu.

La première matinée se déroula dans le calme car les enfants s'observaient et jaugeaient Catherine et ses collègues afin de trouver leurs points faibles. Le soir venu, les enfants s'endormirent rapidement sans doute à cause du trajet qui avait duré plusieurs heures.

Le lendemain matin, après une nuit de repos, ils étaient tous d'attaque et s'éparpillaient dans tous les sens. Après le petit-déjeuner et la douche, vint le moment de s'habiller. Au moment d'enfiler leurs chaussures, Catherine remarqua qu'ils avaient tous des baskets avec des scratchs, sauf 3 d'entre eux qui avaient des chaussures à lacet et qui lui tendaient leurs pieds en attendant qu'elle leur fasse le nœud. Catherine décida de profiter de cette situation pour leur apprendre à attacher leurs lacets mais cela lassa vite l'assemblée qui courut dans tous les sens.

Il était temps de passer aux travaux scolaires et Catherine répartit les enfants en deux groupes : les plus petits à qui elle demanda de faire un dessin et les grands à qui elle demanda d'écrire un texte sur le printemps. Elle profita de cette accalmie pour demander à chacun d'écrire leur prénom sur une feuille qu'ils laisseraient devant eux. Il est vrai que choix était assez vaste allant d'Emilien à Harmonie en passant par Kévin et Luna. Puis ce fut le tour du calcul avec une révision de tables d'addition et de multiplication.

Midi arriva et les enfants eurent la permission de sortir pour s'amuser pendant que les adultes préparaient le repas qui fut englouti dans une joyeuse cacophonie.

Vint ensuite le temps des jeux et les enfants proposèrent de jouer à différents jeux comme la balle au prisonnier, le gendarme et le voleur etc… Catherine leur proposa alors de jouer à un, deux, trois, soleil afin de calmer un peu ce petit monde qui commençait à s'énerver fortement.

Lorsqu'elle prononça : « un, deux, trois, soleil, personne ne bouge ! » chacun se figea comme une statue pour ensuite bouger dans tous les sens. Mais le moment qu'ils attendaient tous fut celui où Catherine et les autres adultes leur permirent de faire ce qu'ils voulaient.

Les garçons se lancèrent dans des combats acharnés, s'amusant à effrayer les filles qui les traitaient de sauvages et s'enfuyaient en hurlant. A ce moment de la journée, point de repos pour les adultes dont les nerfs furent mis à rude épreuve.

Vint ensuite le dîner aussi bruyant et agité que le déjeuner et le coucher où chacun y allait de ses histoires à faire peur ou à faire rire.

Catherine sentit que ce séjour allait être dur à supporter et que longtemps après les cris de ces chenapans résonneraient encore dans ses oreilles.

Brigitte FOULTIER

ÉVASION INTÉRIEURE

Les rideaux blancs frissonnent. De la fenêtre ouverte, un champ de blé à perte de vue piqueté d'innombrables coquelicots garance, aux pétales fins et fragiles. Quelques hirondelles dans le ciel.

Paisible, je m'endors tranquillement au soleil couchant. Les volets mauves à demi fermés, un nouveau panorama se dessine sur un fond légèrement nuageux. Un lac lisse de toutes rides ou ridules. Un cygne majestueux, immobile, cotonneux, comme figé. Des prairies d'un vert tendre, des lupins multicolores. Le calme au-delà de toute rêverie. Le calme encore… harmonie. À travers la vitre, un cèdre centenaire, respectable, au feuillage émeraude contemple une nuée de lapins aux derrières pomponnés de blanc. Ils sont posés là impassibles comme des statues de marbre. Un, deux, trois, soleil, personne ne bouge !

La nuit est noire par-delà le voilage. Sombre et étoilée. Comme de l'encre de chine renversée sur une nappe. Profondeur et sérénité. Les songes seront enchanteurs.

Aujourd'hui, une fenêtre coulissante entrebâillée. Un jardin au printemps. Un tilleul odorant. Une balançoire qui frémit sous la brise. Tout le charme condensé en une seule image. La perfection ! Le store est relevé sur une cascade laiteuse et musicale. Elle bruisse et chuchote. Les mésanges zinzinulent. Le ruisseau termine sa course en petits lacets charmants dans un étang où les roseaux plient mais ne rompent jamais. Apaisement, repos, caresse.

Le carreau oscillo-battant laisse deviner un long ponton de bois. Un parc japonais judicieusement envahi d'imposants cerisiers roses. L'on devine au loin le mont Fuji, royal, sublime. Au premier plan, une ombrelle rouge. Dépaysement garanti. Quiétude, zénitude.

Cette fois, la fenêtre est fermée à l'espagnolette. Pourtant à travers les persiennes, au bout du chemin qui traverse la forêt, une biche s'est figée net pour observer. Un port de reine, des yeux délicats et toute la beauté du monde saisie en un seul regard.

Relâchement immédiat, complet. Pour ce soir, mon choix se dirige vers une montagne blanche, vierge de toute présence. Le toit du chalet est lourd d'une neige tombée sans arrêt depuis plusieurs jours. Décor parfait pour des températures caniculaires sous les combles de ma chambre.

Au moins cela rafraichira mon esprit que rien ne troublera. Pour l'heure, le sommeil me tend les bras et je m'assoupi devant une fenêtre à meneaux, béante. Elle me présente une colline verdoyante où poussent les fleurs sauvages et les buissons d'églantiers. En toute liberté, loin de tout combat, la nature reprend ses droits, ses bois et ses forêts. Près de moi tu ronronnes. Douce berceuse qui m'apaise et me plonge dans une délicieuse torpeur.

Je retrouve cet ami oublié : le sommeil réparateur. Il me fuyait depuis tellement longtemps. Il traînait ses chaussures ailleurs probablement. Le jour où j'ai fait l'acquisition de ce jeu d'affiches intitulé « Fenêtres ouvertes sur… », je n'imaginais pas à quel point un simple poster scotché sur la porte face à mon lit changerait le cours de mes nuits !

Béatrice GIMENEZ

LA PIEUVRE

J'avais oublié... ou alors ils ont bien changé en dix ans...
J'avais oublié combien ça bouge, un enfant noyé dans un groupe...
J'avais oublié combien ça crie, des gamins surexcités...
J'avais oublié combien ils sont capables de se chicaner pour rien...
Ou alors, c'est moi qui ne suis vraiment plus dans le coup, et là, ça m'en met un bon coup !

Douches à la chaîne, aide à l'habillage non autonome, l'un d'entre eux allant jusqu'à mettre les deux pieds dans la même jambe de pantalon, les satanées chaussures difficiles à enfiler, et je ne parle pas des lacets à multiplier par deux fois le nombre d'enfants, activités à improviser avec rien pour faire patienter ceux qui sont prêts avant le petit déjeuner, les discipliner un tantinet pour ne pas se rendre comme une meute affamée à la salle à manger, entre les « j'en veux pas ! », « j'aime pas ça ! », « j'en veux d'autre ! », « il a pris mon pain! », « j'voulais du lait froid, pas du lait chaud ! »... et j'en passe.
Prendre son propre petit déjeuner à la sauvette, parmi les cris de sauvages des enfants qui, eux, ont terminé avant que tu t'installes. Retour dans les chambres pour brossage

des dents. Vérifier que les sacs à dos sont prêts pour aller à la plage alors qu'il pleut. Les faire mettre en rang pour les compter car on n'a pas le droit d'en perdre un seul, donc il faut faire souvent le point. Commencer à compter : « Un, deux, trois... » Toujours le même petit chéri pour crier : « Soleil ! » Et la maîtresse de hurler : « Personne ne bouge ! ». Et recommence le même rituel : **«** Un, deux, trois... ! SOLEIL !... Personne ne bouge ! » Jusqu'à ce que le petit malin soit mis à l'écart pour faciliter l'opération et le maintenir muet le temps du comptage, en espérant ne pas oublier de le compter aussi, lui.
Puis s'acheminer lentement vers la plage, sous une pluie mouillante, parce que les animateurs n'ont pas de plan B et que peut-être il va bientôt s'arrêter de pleuvoir. Après avoir transi tout le monde, retour cahin-caha vers le centre, entre pleurs et refus d'avancer, parce que ça fait deux kilomètres aller-retour pour des petites jambes peu habituées à marcher et qui plus est sous la pluie.

Comme tout le monde est trempé, il faut passer à la douche pour se réchauffer. Et tenter de faire sécher les blousons qui ont fait l'éponge... Même combat avant d'aller en classe faire le dessin de ce qu'on n'a pas vu !

Tout ça sans parler des nombreux passages aux toilettes qui ne servent pas à grand chose puisque de toute façon la moitié réclamera d'y retourner une fois assis à table.
Même galère au repas, mais l'harmonie est proche, peut-être, pendant le petit temps de sieste où tous auront la bienséance, si tout va bien, de rejoindre le pays des songes dont il faudra les extirper avec difficulté pour l'activité de l'après-midi, laquelle nous fera prendre le bus.

Recompter : « un deux trois... SOLEIL ! Personne ne bouge pour que je vous recompte sans oublier personne ! » Il vaudrait mieux d'ailleurs. Je hais les tablettes au dos des sièges dans le bus. Quel jeu merveilleux de les actionner encore et encore et encore... Leur douce mélodie cliquetante tape bien sur les nerfs et rien n'arrête les bambins dans ce concert improvisé et provocateur de l'autorité, le tout accompagné de décibels vocaux enivrants.

Il faut tenir ainsi jusqu'au soir. Heureusement, dans ma musette de vieille maîtresse retraitée, j'ai apporté des livres et des petits jeux susceptibles de captiver les loulous et... Alléluia : ça marche ! Je vais dresser un autel à ces objets salvateurs.
Le coucher est échelonné : les petits à 20h30, les autres étant en animation (il faut bien que les animateurs animent quelque chose). Les moyens arrivent 30 minutes plus tard et ceux de 7 ans à 23 h00. Toi, ta douche, tu la prendras quand tout le monde dormira. Et puis tu iras te coucher avec l'angoisse qu'ils se réveillent et tu resteras dans ton petit lit,

immobile comme une statue, mais l'esprit en éveil. Vers deux heures du matin tu fermeras les yeux ...

I've had a dream : j'ai rêvé d'être une pieuvre avec plein de tentacules pour rattraper Kayden qui part à gauche pendant qu'Aurel part à droite, tandis qu'Arizona pleure et qu'il faut la consoler parce que sa copine a dit qu'elle était moche... I have a dream, mais pas longtemps car à 6h30 les premiers se réveillent et je dois m'habiller avant eux.
Plus que 2 dodos et on rentre...

Catherine GONIN

SOUVENIRS

Il n'y a pas si longtemps, par un jour de pluie, j'ai voulu faire le point sur mon stock d'anciennes photos. Dans une boîte à chaussures, j'ai retrouvé une photo d'amis, assis sur des fauteuils, souriants et éblouis après le « Un, deux trois, soleil… personne ne bouge ! » traditionnel. Je me suis souvenu de l'aventure d'un voyage dans les Rocheuses que je leur avais narrée à l'époque.

Après une balade dans les Rocheuses donc, je rejoignais Denver pour rentrer en France. Je commençais à être fatigué et plus du tout en harmonie avec les lacets de la montagne, quand soudain, le moteur du 4X4 de location s'arrêta brusquement. Et bien sûr, aucune localité aux environs et une route déserte et sauvage avec la nuit qui commençait à tomber ! Bref, le bonheur à l'état pur !

Je décidai de faire du stop, mais comme aucun véhicule ne passait, je dus me résoudre à marcher le long de la route. Enfin, un gros 4X4 surgit hors de la nuit et s'arrêta. Le conducteur me fit signe de monter. Il se proposait de me reconduire à la civilisation, me dit-il. Après une demi-heure de silence, je décidai de le rompre, justement.

— Cela vous arrive souvent de prendre les gens dans votre véhicule ? J'aurais pu être un tueur en série, lui dis-je pour lier conversation. J'espérais le provoquer un peu mais sa réponse me sidéra.
— Dans ce cas, nous serions 2, me répondit-il avec un rire sardonique.

Cela me glaça le dos. Je l'observai en coin : un géant de pas loin de 2 mètres avec des chaussures du 45 au bas mot… et tatoué par-dessus le marché. En cas de combat, je n'étais pas sûr de gagner…

Plus loin, il quitta la route principale et tourna à droite en passant devant une statue abandonnée sur laquelle hululait un hibou. Il rabattit ses Ray Ban sur ses yeux et, tout en mâchant son chewing-gum façon bovine, il me dit que nous allions bientôt arriver. La route n'était plus guère qu'un chemin de terre, et au bout du chemin, j'aperçus un vieux

chalet qui semblait à l'abandon. J'étais presque en panique, en essayant de me préparer à me défendre.

Soudain, la porte du chalet s'ouvrit et une petite femme d'un mètre cinquante surgit et s'approcha du véhicule :

— C'est maintenant que tu rentres, mon gros ? Tu as un invité ?
— Ben Oui ! A cette heure il errait sur la route. Nous allons l'héberger pour la nuit et demain, je le reconduirai à Denver pour son avion.
— Dis, tu ne lui as pas fait peur comme tu le fais souvent ?
— Mais non, ma douce, mais non, dit-il en m'adressant un clin d'œil et un sourire complice.

Alain PONROY

CHAPITRE VI *ATELIER D'ÉCRITURE 25.06.2024*

QUARTIER
CIMENT
ATTENTION

Choisir au moins trois animaux et trois choses comestibles

Phrase : … *« qui ne tente rien n'a rien » …*

COURS DE CUISINE

Elle nous avait proposé de participer à un atelier cuisine. C'était l'émission « Top Chef » qui lui en avait donné l'idée, même si notre niveau n'était vraiment pas le même. Mais cela nous permettrait de passer un bon moment et d'échanger nos recettes.

Après avoir cuisiné, nous avions l'intention de déguster nos plats. Comme nous habitions toutes le même quartier, il était plus facile de nous réunir autour d'un bon repas sans pour cela faire attention à l'heure.

C'était une façon également de créer un ciment entre nous et de rendre plus forte notre amitié. Nous nous réunirions chez l'une ou chez l'autre à tour de rôle.

Comme nous n'étions pas très sûres du résultat, elle nous avait dit « qui ne tente rien n'a rien » et nous avions donc sorti casseroles, poêles, spatules et autres ustensiles tout en réfléchissant au menu que nous pouvions concocter.

Nous avions prévu quelques recettes : lapin marengo, avec une sauce au vin blanc, champignons et tomates, poulet basquaise, gigot d'agneau, avec des flageolets, filet mignon de porc au miel, etc… Les idées ne manquaient pas…

En entrée il y aurait des asperges et des fraises pour le dessert.

Nous avions pris la précaution d'écarter chien et chat pour éviter de les avoir dans les jambes et ils étaient partis gambader dans le jardin, peut-être pour taquiner les poules.

La prochaine fois, s'il y en a une, nous nous attaquerons aux desserts, car nous savons bien que nous sommes toutes gourmandes des bonnes choses.

Huguette RICORDEAU

MALIN COMME….

Il l'a vu de son côté de la vitre. Depuis un moment la femme de l'autre côté lui fait face, intriguée aussi de voir cet animal.

Bien sûr il n'a pas la majesté du tigre, il n'a pas les couleurs chatoyantes du ara ou la féroce mâchoire du crocodile. Il paraît si semblable à nous les hommes, ses gestes, ses attitudes certaines de ses mimiques, il ne lui manque que la parole.

Chacun de son côté s'observe avec attention. Au fur et à mesure que le temps passe une communication non verbale se met en place entre la femme et le jeune orang-outan. Il semble lui pointer quelque chose du doigt. Au début elle ne comprend pas, il insiste en y ajoutant le regard. Elle l'observe et essaie de trouver du sens à ses gestes.

« C'est mon sac ? C 'est ça que tu me montres ? »

Le singe insiste en pointant toujours du doigt. Elle rapproche son sac de la vitre et lui insiste en agitant son doigt pointé.

Que veut-il ? Elle lui montre le sac devant, derrière et lui continue d'insister en essayant de se faire comprendre. Lui approche son visage de la vitre et du regard lui indique l'objet de sa curiosité.

Elle garde l'esprit ouvert, attentive à l'autre. Puis tout à coup elle comprend, elle ouvre son sac et entre un sandwich, un quartier de pomme et une bouteille d'eau trouve un bonbon qu'elle sort et lui montre. Lui s'agite, retrousse ses babines et pousse des petits cris de plaisir.

« Oui, c'est ça qui t'intéresse ? ».

Enfin ils se sont compris.
« Oh tu es gourmand, mais tu vois je ne peux pas te le donner ».
C'est alors que le petit singe lui indique le chemin. Toujours le doigt pointé, il l'invite à suivre le rebord en ciment au bas de la vitre qui les sépare, continue jusqu'à l'angle de l'enclos et remonte du doigt jusqu'au plafond où se trouve une petite bouche d'aération. Là il y passe le doigt.

« Oui bravo, j'ai compris. » C'est avec une grande émotion que la femme lui fait passer le bonbon par ce petit trou.

On pourrait tirer deux leçons de cette petite histoire. La première : « qui ne tente rien n'a rien ». La seconde : Il n'est pas nécessaire d'avoir des mots pour communiquer. L 'envie de se faire comprendre et la capacité de savoir écouter au-delà des paroles suffisent parfois.

Micheline FLORENT

LE PREMIER PAS

Maintes fois j'ai partagé l'ascenseur avec Amélie. Ma sublime voisine aux longs cheveux bruns et au regard de braise. J'en suis raide dingue, mais bien trop timoré pour oser l'aborder. Hormis le « bonjour » quotidien, rien ! Nada ! Elle aussi est plutôt réservée, mais parfois son regard appuyé me transporte et me laisse espérer. J'ai l'impression d'avoir treize ans. Bon sang mon gars, secoue-toi, dis quelque chose.
Trop tard ! Rez-de chaussée, elle est déjà partie. Les stilettos claquent sur les dalles de ciment et résonnent dans mon cœur soulignant un nouvel échec. Sa chevelure ondule au rythme de ses hanches. Oh ! punaise, mais quel nul ! Il faut agir. Vite ! Dès demain je me bouge, j'ose. Après tout, qui ne tente rien n'a rien.
Mardi 9h. Douche soigneuse, rasage de près, déo léger. Ne pas se louper sur l'haleine. Brossage méticuleux, fil interdentaire, bain de bouche mentholé. Nickel. Les lentilles cornéennes à présent. Merde ! La gauche est tombée dans le lavabo. Quelle triple andouille. Je n'ai pas d'autre choix que de ressortir mes vieilles lunettes des années 90…
Un coup d'œil dans le miroir vite fait. Mais non, non ! Je ne peux pas ! Quelle mocheté ! Jojo le mérou est de retour. Le serpent à lunettes pétochard. Le toquard du quartier. Georges affreuse taupe sort de ce corps ! Allez, go, go, go ! J'ai dit go ! Tu penses trop, active ! J'y vais, je fonce. Juste à temps. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent.
Pas de retour en arrière possible. Dans un sursaut de lucidité, je retire ces satanées binocles et les fait disparaître dans ma poche. Je suis nerveux mais déterminé. La descente est amorcée. Je n'ai que sept étages pour attirer l'attention de la belle Amélie. Et pourquoi pas l'inviter à partager une flûte de champagne. Tout à coup, un petit cri derrière moi. Plus d'éclairage. L'ascenseur stoppe net et reste bloqué entre deux étages. En panne. En panne !!! La chance est enfin de mon côté.
« En apesanteur, pourvu que les secondes soient des heures »… Je me retourne lentement vers Amélie.
Son parfum me bouleverse et me donne le courage de m'avancer vers elle. Une brume romantique nous enveloppe. Je m'enhardis et caresse ses doux cheveux du bout des doigts. Elle ne dit rien. J'approche mes lèvres des siennes et nous échangeons notre premier baiser. Elle m'enlace. Un souffle chaud, un frémissement, je suis au paradis.
Ô temps, suspend ton vol ! Des papillons dansent autour de nous. Une brusque secousse me ramène à la réalité. La lumière m'aveugle, la panne est réparée.
Rez-de-chaussée, tout le monde descend. Oh ! Non, déjà ! Les talons claquent sur le sol, la silhouette s'éloigne. La chevelure ondule au rythme des hanches… moi, je titube.
Yes ! Je l'ai fait, j'y suis arrivé. Bravo mon gars ! Une lueur d'esprit me ramène à moi. Vite, sortir de ce nuage cotonneux. Tout émoustillé et enflé d'une confiance étonnante, je m'entends dire d'une voix affirmée. « Amélie, ce soir chez moi pour un dîner aux chandelles, 20h ça vous convient ? ». « Oh ! dis, tu peux me tutoyer maintenant !
Ok pour 20h, avec grand plaisir Georges. Mais mon prénom c'est Grégoire, Greg pour les intimes. À ce soir chou. Oublie les chandelles. Oublie aussi le dîner ! À plus chaton.
J'ai hâte !!! Bisous !

Béatrice GIMENEZ

RETOUR À LA CASE DÉPART

Eléonore aimait se souvenir de son enfance et surtout du quartier qui l'avait vu grandir dans la ville d'Avignon : son palais des papes, son pont, son festival. Mireille Mathieu en était la meilleure ambassadrice avec son accent chantant. Elle se souvenait des récréations avec la chanson : « sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse… ».

Elle était très attachée à cette ville historique et y revenait aussi souvent que possible. Mais la vie l'avait quelque peu éloignée et elle résidait désormais en plein cœur de Paris. Alors certes, il y avait des ponts, des monuments historiques mais rien à voir avec sa chère ville. Le ciment était omniprésent et il fallait faire attention en traversant les rues aux trottinettes et aux véhicules motorisés.

Quant à la faune et à la flore, aucune comparaison ; les corbeaux croassaient dans les arbres, les surmulots (c'est plus élégant que rats) pullulaient lors des grèves des éboueurs et les chats errants se reproduisaient à vue d'œil.

Côté gastronomie, on avait le choix puisque toutes les régions de France et tous les pays étaient représentés : ici un bœuf bourguignon, plus loin une pizza et encore plus loin des sushis. Tout cela à consommer indépendamment car ces trois plats réunis dans un même repas pouvaient vite se révéler indigestes.

Eléonore se remémorait son arrivée dans la capitale, ville qu'elle avait choisie et où elle ne pensait vraiment pas être affectée. C'était juste après son examen de professeur des écoles et elle s'était dit : « qui ne tente rien n'a rien » et elle avait eu son affectation. A l'époque, Paris lui semblait être « the place to be » comme disent les jeunes et l'attirait comme un aimant.

Mais depuis, elle avait bien déchanté et sa chère ville du Vaucluse lui manquait terriblement. Alors, elle se consolait en se disant que dans deux ans, elle pourrait à nouveau choisir où elle pourrait exercer et elle prévoyait de demander son affectation à Avignon, ville où elle était née et qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

Si on savait toujours tout à l'avance…

Brigitte FOULTIER

UNE DRAMATIQUE TRIANGULAIRE

En ces temps de disette, par ce froid quasi-polaire qui sévissait sur le jardin depuis plusieurs jours, les oiseaux se trouvaient fort dépourvus pour trouver le moindre petit vermisseau ou la moindre petite graine. La maison était abandonnée depuis belle lurette et nul espoir n'était permis de ce côté.

Dame Pie, Sieur Corbeau et Sieur Pigeon ressassaient leur déconvenue à grande distance les uns des autres, tant la concurrence était rude entre eux, surtout par temps de famine. Un matin pas comme les autres, ils s'enfuirent de concert car un événement vint perturber leurs ruminations transies. Un intrus, ou plutôt une intruse, s'était introduite dans le jardin, camouflée sous pléthore de châles superposés, et avançait à pas menus, tel un spectre voilé de pied en cape. Chacun quitta donc son poteau de ciment pour s'aller percher plus loin et plus haut, sur des branches desquelles ils pouvaient scruter la scène sans aucun risque, tout cela sans se perdre de vue les uns les autres, histoire de ne pas laisser une once de son territoire à la moindre convoitise.

La forme claudicante se mouvait lentement en direction du vieux puits. Elle portait quelque chose de lourd et encombrant, et nos trois comparses intrigués l'observaient avec méfiance. Chacun craignait autant l'intruse que le fait que l'un d'entre eux puisse saisir avant les autres la signification de ce qui se passait. Il leur fallait donc ribouler des yeux dans tous les sens pour parer à toute éventualité : en bas vers le puits, en haut à droite et à gauche vers les arbres protecteurs des autres. Attention exacerbée... tension maximale...

La silhouette masquée, encapuchonnée, emmitouflée, emmaillotée... installa une grosse écuelle de plastique sur la margelle du puits. Elle déposa un panier duquel elle extirpa un assortiment varié à faire saliver n'importe quel bec. Point n'était besoin d'avoir fait les grandes écoles de volatiles pour reconnaître morceaux de pommes, graines diverses, boules de graisse, pain trempé et autres friandises. Une fois l'écuelle remplie, le spectre de chiffons, dont on avait du mal à percevoir ne serait-ce qu'un œil, reprit son chemin dans l'autre sens en psalmodiant une drôle de ritournelle : « Petits, petits, petits... » puis disparut du jardin.

Dame Pie, Sieur Corbeau et Sieur Pigeon avaient les yeux rivés sur l'écuelle, le jabot gargouillant d'envie, uniquement retenus dans leur élan par leur rivalité de territoire, chacun voulant s'attribuer le trésor sans partage. Leurs yeux tournoyaient d'un arbre à l'écuelle, de l'écuelle à l'autre arbre, d'un arbre à l'autre, l'idée d'y aller franco chevillée à leur cervelle d'oiseau. Tous les trois brûlaient du même désir, de la même impatience, du même processus mental. Et tous les trois conclurent en même temps, dans un même élan muet, au même instant T que « qui ne tente rien n'a rien », suivi d'un discret « pas d'quartier ! » ... et plongèrent de concert, certains d'être seul à tenter cette attaque, vers la margelle du puits où pitance les attendait. Même élan, même timing, même focus, même vitesse, aboutirent au plus magnifique choc frontal entre volatiles que la terre n'eut jamais connu. Choc et perte de connaissance amenèrent les trois ennemis jurés à la

même position : les voici donc affalés pour un bon moment, ailes écartées et pattes en l'air, autour de l'écuelle dont le froid ne tarderait pas à geler le contenu.
L'histoire ne dit pas si un chat passa et put se régaler sans effort. Elle ne dit pas non plus si les protagonistes se réveillèrent avant d'être congelés. Et nous ne saurons pas non plus si de cette aventure ils conclurent qu'un partage vaut mieux qu'une guerre inutile.

Catherine GONIN

RECONVERSION

Hyppolyte, petit malfrat et dealer, a décidé de quitter le circuit. Tout est devenu trop difficile, voire dangereux pour lui, dans cette banlieue du 93. Entre ses anciens comparses et le regard soupçonneux des flics et leurs multiples contrôles, la vie est trop compliquée pour quelqu'un qui veut devenir honnête.

Il décide de visiter un vieil oncle dans le Loir et Cher. Après une semaine à discuter et explorer le village aux deux cents habitants, son oncle lui signifie qu'il doit trouver du travail.

En rentrant un soir, il fait attention à une affiche : « Cherche nourrisseur pour fauves ». Tiens… Qui ne tente rien n'a rien… Le lendemain, il se présente, et à sa grande surprise, le voilà embauché sans problèmes. Personne ne voulait nourrir les lions.

L'après-midi, il part avec son véhicule électrique, chargé de quartiers de viande et ainsi que de fruits pour les orangs-outans (bananes, pommes, mangues…). Il passe la zone des girafes, éléphants et autres animaux de la savane, et laissant les guépards sur sa gauche (vous situez bien ?), il tourne à droite et arrive au quartier de lions. Il déplie le manche télescopique qui va lui servir à les alimenter.

Tout se passe bien… Il n'en revient pas lui-même. Il a tout distribué, sauf que dans son dernier geste, il a laissé tomber deux ananas entre deux superbes mâles à la crinière royale.

Affolé et ayant peur de se faire virer dès le premier jour, sans réfléchir, il déplace une plaque de ciment afin de se glisser dans la fosse aux lions. Les mâles, se repaissant de leur régime carné, l'ignorent complètement. Il ressort très vite avec ses ananas intacts et remet la plaque de ciment en place.

Et voilà : ni vu ni connu ! Il lui reste à rejoindre les singes pour leur régime fruité. Et hop ! Fini !
« Le monde est bizarre, se dit-il en sortant ? Qui aurait cru que je me retrouverais dans la fosse aux lions d'un zoo ? A choisir, je préfère ceux-ci ! »

Alain PONROY

CHAPITRE VII *ATELIER D'ÉCRITURE 10.09.2024*

JEUNESSE
DETOUR
RENTREE
MINCE
FAUTE
TRANQUILLE
POULAILLER

Thème : autour de Zorro

Phrase : « … *il faut bien se rendre à l'évidence* … »

CONTRÔLE DE POLICE

Au détour de la route, non loin d'un grand rond-point, ils étaient positionnés de façon à pouvoir intercepter un maximum de contrevenants. En cette soirée de rentrée automnale, le major Marcia, chef de la brigade de gendarmerie Véga, avait décidé de quitter le « poulailler » afin d'aller au-devant des « prédateurs » comme il aimait le dire.

Cet homme plutôt affable et tranquille hors du travail, aimait passer pour une terreur en service… Bon vivant et généreux avec lui-même, il était loin d'être resté mince, puisque son poids dépassait largement le quintal et ces journées de contrôle routier commençaient à le faire quelque peu peiner… Mais, il faut bien se rendre à l'évidence, il gardait toujours en lui l'amour du métier. Avec ses longues moustaches brunes qu'il avait laissées pousser depuis des années, sa bouille ronde et mal rasée, son teint rubicond et sa veste qui baillait quelque peu aux entournures, il rappelait vaguement le sergent Garcia du feuilleton « Zorro ». De plus, il portait presque le même nom… Inconsciemment faisait-il une sorte de transfert de personnalité lors de son travail ?

Comme à chaque contrôle et avant le lancement de l'opération, il prit la parole devant ses subordonnés :
« Messieurs, nous allons effectuer ce soir une tâche essentielle, il nous faut traquer toutes les fautes, méfions-nous de tout le monde, la jeunesse n'est pas seule en cause. Le moindre véhicule surgissant hors de la nuit doit être intercepté. Courant vers l'aventure au galop tel des renards rusés, nous les coincerons et vainqueurs nous le serons.

Bernardo, ajouta-t-il en se penchant vers son adjoint, je compte sur vous pour rester muet devant toutes les situations, mais rappelez-vous, ne rien dire n'exclut pas l'observation ! Nous devons agir finement, et ainsi, tels des escrimeurs avec vitesse et précision de la pointe de l'épée nous signerons notre réussite.

Moi je resterai disponible dans mon véhicule, la Tornado bleue cachée dans le petit chemin, n'hésitez pas à me faire part du moindre incident. J'espère que cette fois, en plus

de tous les autres, nous réussirons à mettre hors d'état de nuire ce grand délinquant à chapeau noir qui depuis des semaines ridiculise nos services. A vous de jouer Messieurs !!!

Laurent VACHER

EMPORTÉ PAR LA FOULE

Il avait beau être une force tranquille, cette soudaine immersion dans une foule bigarrée et piaillante mettait ses nerfs à rude épreuve. Au fur et à mesure qu'il tentait de percer cette masse grouillante et tonitruante, ses oreilles bourdonnaient de mille éclats stridulants. Les cris et les ovations dépassaient tout ce qu'il avait jamais entendu. Un véritable poulailler engorgé de poulettes hystériques et de mâles tonitruants l'enveloppait d'une gangue sonore qui lui devenait insupportable. Il faut bien se rendre à l'évidence**,** il n'était pas du tout en harmonie avec le reste du monde.

Lui qui avait l'habitude d'être au calme dans sa petite bibliothèque d'arrondissement dont il appréciait particulièrement le doux silence, venait de basculer, qui plus était volontairement, dans cette grouillance humaine, cette marée vociférante, dont aucun sauveur, fut-ce-t-il Zorro, ne pourrait endiguer le flot qui le transportait en avant, vers un goulot trop mince pour permettre la fluidité nécessaire à l'écoulement serein du flux.

Autour de lui se mêlaient à égalité toutes les générations, de la jeunesse la plus puérile grimpée sur les épaules paternelles pour être à l'abri de l'écrasement, à la vieillesse encore relativement verte. Tous étaient pris de la même fièvre, certains affublés de maquillages tricolores, d'autres encombrés de grosses têtes aux effigies plus ou moins connues, d'autres encore brandissant drapeaux ou pancartes aussi hurlantes de grosses lettres que leurs propriétaires criaient leur euphorie.

Qu'était-il venu faire dans cette galère ? De lui-même, il ne serait jamais venu. Il aurait préféré rester chez lui, plongé dans un roman à déguster dans un plaisir solitaire. Mais il ne pouvait pas manquer l'évènement du siècle, d'autant qu'il n'avait pas eu à en payer l'entrée, trop onéreuse pour son maigre salaire. Il devrait donc remercier le maire de l'arrondissement qui avait eu cette largesse envers ses employés et se félicitait sans doute de cette bonne œuvre. Alors, il se devait de profiter de cette occasion unique dans sa petite vie étriquée.

Seulement, dans ses scénarios prédictifs, il n'avait pas envisagé une telle ferveur et un tel engouement. Il s'était imaginé une rentrée calme dans l'enceinte du stade avec le loisir de trouver tranquillement place dans les gradins. Faute de ça, emporté par la foule, qui le traîne, puis l'entraîne, il se posera bien là où le flot décidera de s'arrêter. Et ce n'était pas pour tout de suite, vraisemblablement. Il avait pourtant largement anticipé les horaires, mais tous avaient dû avoir le même réflexe. Et impossible d'imaginer quelconque détour, ni recul, ni demi-tour. Il était condamné à avancer.

Alors, il ferma les yeux (de toute façon, rien ne servait de les garder ouverts pour voir où il allait, car il irait quand même, malgré lui) et essaya de travailler sa respiration pour se formater à apprécier ce qui ferait bientôt vibrer le monde entier : l'entrée des athlètes para-olympiques sur la piste du Stade de France. « Mais si, tu verras, ça va être super ! Tu vas kiffer ! Reste focus sur ça, le reste ne compte pas ! Oublie les autres, le bruit, les cris, les sifflets ! Prépare-toi juste à apprécier l'exceptionnel ! »

Catherine GONIN

AU THÉÂTRE

« Mince, il va falloir que je me dépêche ! Je ne dois pas me mettre en retard pour la rentrée de la saison mondaine 1923. De plus, j'y vais accompagné de Ludivine, la fille du banquier Vermeulen. Elle me plait bien : toujours jolie, un bel humour, sans faute de goût, et intelligente qui plus est.

Cela change de toutes les pimbêches que Père me présente après les chasses auxquelles je m'oblige à participer. Il faut bien se rendre à l'évidence, aucune ne m'intéresse réellement. Pourtant, elles font de leur mieux. Justement, cela me déplait car il n'y a rien de spontané. Mais Père insiste de plus en plus : il va falloir perpétrer la lignée et le titre de marquis qui va avec.

Je n'ai que 25 ans mais la jeunesse passe vite et j'ai déjà eu mal au dos à force de monter. Trois chasses en une semaine, cela commence à faire beaucoup. J'aspire à être un peu tranquille. La seule que je ne regrette pas, c'est la dernière. Elle m'a permis de faire plus ample connaissance avec Ludivine et ses parents, roturiers certes, mais richissimes.

Outre que je suis en train de tomber amoureux, une partie de leur fortune ne nuirait pas à ma famille ancestrale. Voilà pourquoi, en ce début de soirée, Ludivine m'accompagne à la soirée Offenbach ! Et dans le poulailler, en plus, pour échapper aux ragots. Tous les amis de Père seront sans détour au spectacle de Verdi qui est plus de leur monde, Offenbach étant plus populaire. »

A la fin du spectacle, à la dernière porte, barrée de haut en bas d'un grand Z, Ludivine, taquine, me chuchote : « Pourquoi un Z ? »

« Bof, je ne sais pas…Un Z comme zéro ou Zorro… Zorro, c'est plus joli, mais Zorro-Zorro, ça ne veut rien dire … »
« Oui, je suis bien de ton avis ! »
Quelle belle complicité !

Alain PONROY

FACE À FACE

Comment débuter mon histoire en cette rentrée d'atelier d'écriture… Oh ! tout simplement, directement dans le thème proposé.

« Un cavalier qui surgit hors de la nuit, court vers l'aventure au galop » … Soudain au détour d'un chemin, dans la forêt, il apparait aussi affuté qu'une épée. Effilé, mince, nerveux et musculeux. De toute beauté. Les regards se croisent comme le fer, flamboyants. Cette fois, il n'y aura pas de combat, faute de combattants. Il s'est déjà volatilisé. Il a disparu, vif comme l'éclair, laissant dans son sillage comme une trainée de feu. Le cavalier reprend sa course vers de nouveaux horizons. Rétablir la justice, défendre la veuve et l'orphelin. Rendre aux pauvres ce qui leur a été subtilisé. Personnage qui fait sa loi, la loi de ce qui est juste. Homme issu de la noblesse espagnole en temps ordinaires. Érudit, délicat et raffiné. Extrêmement séduisant (je dirais même « à tomber par terre !) ». Archétype du chevalier au grand cœur, vêtu de noir, masqué, ganté et chapeauté. Héros valeureux œuvrant la nuit dans le plus grand secret. Maintes fois repris au cinéma. Fin des années 1950, ce rôle fut brillamment interprété par Guy Williams, LE Zorro inoubliable de nos jeudis après-midi. Souriant, élégant, distingué et très cultivé. Épéiste d'une agilité incomparable, reconnu par ses pairs. Il nous a fait vibrer durant notre jeunesse… pour l'heure, revenons à notre course folle qui se termine dans une hacienda où une cacophonie assourdissante résonne.

Don Diego de la Vega (alias le beau « qui vous savez » …), est prêt à se lancer dans une lutte endiablée pourtant, il ne tirera pas l'épée de son fourreau. Le renard qui a semé la zizanie dans le poulailler s'apprête à s'enfuir bredouille alerté par le galop de Tornado, le bel étalon. La tête fuselée et flamboyante se tourne vers l'homme en noir. Les regards s'échangent et s'éclairent, emplis d'une admiration réciproque. Le canidé peut partir tranquille il ne lui arrivera rien. Il faut bien se rendre à l'évidence, que peut-il se passer lorsqu'un « zorro » croise la route d'un autre Zorro !

Béatrice GIMENEZ

LE PRÉNOM

Mon fils Jean-Christophe avait-il un problème avec son prénom ? Il faut bien se rendre à l'évidence et cela nous fut confirmé lorsqu'à l'occasion d'une carte de fête des mères, il avait signé cette dernière d'un Zorro fier et assumé. Avait-il peur de faire des fautes en l'écrivant, son vrai prénom était-il trop long ? un peu des deux je pense.

Durant notre jeunesse, avec son père, nous avions aimé suivre cette série en noir et blanc où, à l'époque, nous suivions les aventures du sergent Garcia et de Bernardo. Avions-nous influencé notre fils à ce point ?

Pour ne pas le contrarier, nous lui avions offert, pour son anniversaire, un déguisement du héros masqué qui comprenait la cape, le chapeau, le masque et l'épée. Il était fier et courait partout dans le jardin, entrant même dans le poulailler en effrayant les poules qui n'en demandaient pas tant. Muni de son épée, il s'était même amusé à décapiter toutes mes fleurs sans doute par manque d'un ennemi réel. Mince, ai-je pensé, moi qui croyais être tranquille en lui offrant cette panoplie, il va falloir que je le surveille de plus près.

L'année scolaire s'acheva, les vacances d'été se déroulèrent sans problème puis la rentrée des classes arriva. Curieusement, je fus saisie d'une angoisse en me remémorant la signature sur la carte et en me demandant ce qu'il allait bien pouvoir inventer en cette nouvelle année. Il est vrai qu'à l'époque, les Cédric, Nicols et autres Florian étaient beaucoup plus courants que les Jean-Christophe que je trouvais pourtant très doux et peu commun. Pourvu qu'il n'invente pas un prénom lorsque la maîtresse lui demandera son nom et son prénom. J'imaginais déjà la scène lorsque, convoquée par son institutrice, cette dernière me demanderait si nous n'avions pas rencontré de difficultés à l'état civil pour faire enregistrer notre fils avec Zorro comme prénom.

J'arrêtais là mes divagations et m'apprêtais à quitter l'école lorsque, au détour d'un couloir, j'entendis une maman dire à son petit garçon : « à ce soir Jean-Christophe et surtout travaille bien ». Alléluia ! j'étais sauvée : il y en avait un deuxième dans son école et peut-être même dans sa classe. Cela l'aiderait sans doute à se sentir moins seul et moins à part.

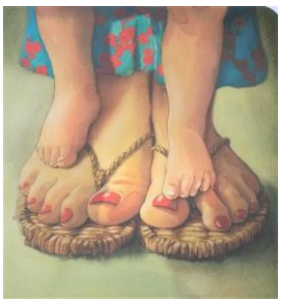
Depuis cette rentrée mémorable, notre Jean-Christophe a bien grandi puisqu'il va fêter ses 44 ans mais cependant un détail subsiste : tout son entourage l'appelle JC mais avec son papa, nous continuons à l'appeler Jean-Christophe avec tout notre amour.

Brigitte FOULTIER

CHAPITRE VIII

ATELIER D'ÉCRITURE 22.10.2024

COQUILLE
CHÂTEAU
MINUSCULE
TRAIN
POMME
POSSIBLE
AGRÉABLE



Phrase : « … *à chaque nouvelle saison, une* … »

L'ESCARGOT ET LA SANDALE.

Ça faisait bientôt deux heures qu'il essayait de traverser cette allée couverte d'herbes humides et, il fallait impérativement qu'il y arrive avant que la nuit ne tombe, l'accomplissement de cet acte était semble-t-il, indispensable.

D'abord, il avait cette énorme coquille sur le dos qui certes le protégeait régulièrement, mais qu'il fallait porter sans cesse. Avez-vous déjà essayé de sortir avec votre maison sur le dos ? Ensuite glisser sur ce terrain gorgé d'eau ne paraissait pas simple. Mais, ce petit, voire minuscule animal donnait les signes d'une volonté sans limites. Rien ne pouvait l'empêcher de traverser et justement, il était en train de franchir un obstacle constitué par une sandale bêtement abandonnée par les humains dans cette nature qu'ils ont soi-disant l'habitude de chérir…

Une pomme tombée de son arbre roula doucement et s'immobilisa devant lui. Alors qu'il venait de vaincre sa première difficulté, croyez-vous que cela l'arrêta ? Non de nouveau il rentra ses cornes, se serra dans sa coquille et attendit quelques minutes sans bouger. Puis alors que tout était calme et sans bruit, il sortit d'abord une antenne puis la deuxième prit connaissance de son entourage avant de s'extirper de son habitat pour repartir vers la mission qu'il s'était fixée. Tout semblait possible pour lui, un caillou, une chaussure, un fruit tombé à terre, une branche, un arbre mort, un mur de maison ou de château, il était prêt à tout franchir. Bien sûr, sa qualité première n'était pas la vitesse, mais à coup sûr quelque chose qui ressemblait à de l'obstination.

A chaque nouvelle saison, une averse un peu plus conséquente que les autres les poussait à sortir lui et sa famille comme depuis des millénaires elle avait obligé ses ancêtres à le faire. Il semblait qu'il n'y avait rien de plus agréable que de glisser sur l'herbe mouillée sans s'arrêter. Finalement ça ressemblait presque à une activité sportive, était-ce la réalité ? Que dire de cette obstination à poursuivre son chemin sans renoncer, à ne jamais trahir ses objectifs et à vivre sans dénaturer son milieu ? Ceux qui laissent traîner leurs godasses au milieu d'un chemin et qui ont pourtant bien plus de matière cérébrale que ce petit animal, devraient sans doute y réfléchir…

Laurent VACHER

LES ANNÉES QUI PASSENT…

A chaque nouvelle saison, une nouvelle ride !!! elle peut être minuscule, mais vraiment ce n'est pas très agréable de les voir arriver ! pour, au final être toute ratatinée comme une vieille pomme… La « Reine des Reinettes », même si elle a son château, n'est pas jolie quand sa peau se flétrit, mais est-il possible d'y remédier d'une façon ou d'une autre ?

Je suis en train de m'imaginer à quoi ressemblerait, si mon visage avait l'apparence d'une coquille d'œuf à 80 ans !!!

C'est pareil pour les pieds !!! quand je vois les miens et ceux de ma petite fille quand nous jouons sur la plage, je me dis, qu'aucune partie de mon corps n'est épargnée ! mais eux sont enfermés le plus souvent dans nos chaussures …. et ne subiront pas les séances de botox !!! Mon visage non plus d'ailleurs !!! Acceptons les années qui passent…. et contentons-nous de souffler nos bougies, et de déguster la vie…..

Je réclame votre indulgence autant que possible pour cette première nouvelle, elle n'est pas un grand millésime mais elle a le mérite d'exister et de m'avoir fait passer un bon moment.

En espérant ne pas avoir été trop hors sujet.

Nelly LANGEVIN

LA SPIRALE

A chaque nouvelle saison, une nouvelle envie d'évasion, comme un pied de nez à mon train de vie trop pépère mais aussi très rythmé par mon activité professionnelle dans laquelle je m'investis d'arrache-pied, sautant à pieds joints sur toutes demandes de la Direction, sans jamais mettre les pieds dans le plat pour résister un tantinet. Jamais je ne pourrais imaginer faire un croche-pied, fut-ce -t-il virtuel, à ma chef de service, toujours vêtue de pied en cape d'un motif pied-de-poule.

A chaque nouvelle saison, besoin de donner un coup de pied dans la fourmilière de ma vie, pour sortir de ma coquille menacée d'engluement mortifère, sans bâtir de château en Espagne, bien consciente que l'évasion ne sera pas sans un inéluctable retour. Mais chaque nouvelle saison rend les rêves possibles, aussi minuscules et peu ambitieux

soient-ils, juste de quoi se remettre sur pied, pour ne pas perdre pied ni sombrer avant l'heure.

A chaque nouvelle saison, je vais à pied par monts et par vaux, pendant une semaine entière. C'est si agréable de n'avoir enfin personne pour me casser les pieds, de ne plus être pieds et poings liés avec cette entreprise chronophage où il faut obéir au pied de la lettre à toute sollicitation et à toute vitesse.

Une semaine où ma pomme s'en va rouler sa bosse sans traîner les pieds. Marcher et marcher encore pour survivre à la folie de cette société dévoreuse de temps et d'humanité. Marcher et marcher encore pour prendre son pied, avant de retourner dans le rang.

Catherine GONIN

VISITE D'UN CHÂTEAU

L'autre jour, en revenant de l'agréable visite d'un célèbre château de l'Ile de France, je me remémorais cette même visite effectuée il y a bien longtemps avec mes parents.

A l'époque, nous avions pris le **train** : une première expérience pour moi. A huit ans, monter dans le long serpent qui cheminait vers la capitale était un évènement.

« Voici le château de Fontainebleau ! » me dit mon père que je crus sur parole. En sillonnant le parc parmi les feuilles mortes, ma mère renchérit : « A chaque nouvelle saison, une transformation de la nature : l'automne les feuilles mortes, puis l'hiver et la neige, le printemps etc… ».

En traînant les pieds, j'envoyai valser une minuscule pomme de pin qui alla se nicher dans une minuscule coquille d'œuf abandonnée. Je m'en souviens encore comme si c'était hier, parce qu'à l'époque je me suis bien demandé comment ce fut possible de réussir un tel coup.

Pendant la visite, je m'arrêtai ébahi devant une gigantesque sculpture de pierre d'un roi alors inconnu de moi, et dont le nom s'était perdu dans les brumes du passé. Par contre je revois parfaitement la petite blondinette qui a osé mettre ses deux petits pieds sur ceux du roi de pierre, et surtout de la claque sonore qui a fusé instantanément de la main de sa mère, déclenchant un torrent de larmes : « La prochaine fois, tu ne recommenceras pas ! » fut l'unique et laconique réponse à ce geste pourtant sans conséquences.
A l'époque, on ne plaisantait pas avec la discipline !

Alain PONROY

C'EST BEAU L 'AMITIÉ !

Mes copines et moi avons mis en place un petit rituel, à chaque nouvelle saison, une nouvelle aventure. Il faut dire qu'aujourd'hui dégagées des obligations professionnelles, il faut bien pimenter un peu notre quotidien.

A chacune d'apporter ses idées à tour de rôle et cette fois-ci c'est mon tour.
J'y ai pensé tout l'été, même sur la plage les pieds bien calés dans mes tongs. Cela m'a mis une pression pas possible mais ça y est je tiens mon idée.

Le thème sera « une nuit au château ». Voilà le plan d'action :

1- Rédiger les invitations, et surtout éviter les coquilles, j'en connais une qui ne me ratera pas sinon.

2- Prendre les billets de train. Jusque-là pas de souci.

3- Prévoir un en-cas pour le voyage sauf pour Martine qui comme à son habitude se contentera de sa pomme. Elle tient à sa ligne.

Ce qu'elles ne savent pas mes copines c'est que je leur réserve une sacrée surprise. Cette visite ne sera ni si banale, ni si agréable qu'il n'y paraît. Elles ne vont pas jouer les châtelaines.

J'ai découvert sur internet un château prétendument hanté proposant des chambres d'hôtes. Il s'y passe, paraît-il des choses étranges et très effrayantes, y dormir relèverait de l'exploit, la plupart des gens repartiraient en courant en plein milieu de la nuit.

C'est si effrayant qu'on souhaiterait se faire tout petit, minuscule insecte et se glisser entre les lames du parquet et ne plus en bouger jusqu'au matin.

Elles vont s'en rappeler longtemps les cocottes. Brrr j'en frémis d'avance, après tout c'est bientôt Halloween on sera dans le thème, alors c'est acté !

Allez les filles courage ! Place à l 'aventure !

Micheline FLORENT

PETITS PETONS DEVIENDRONT GRANDS

En ce mois de septembre, l'automne venait de succéder à l'été et la nature allait à nouveau se parer de ses couleurs flamboyantes et chatoyantes. L'air redeviendrait respirable, rendant ainsi les travaux dans les champs moins pénibles.

Jérôme avait décidé de reprendre la ferme de ses grands-parents et, avec Estelle, sa femme, ils avaient de grands projets pour faire prospérer cette exploitation dans la famille depuis des générations. Certes, ses parents et surtout sa mère, n'avaient pas vu d'un bon œil cette décision et ce retour aux sources de leur fils unique qu'ils destinaient à une brillante carrière d'avocat, de banquier ou de médecin.

Ses grands-parents, cependant, étaient ravis de cette décision et étaient enchantés de cette jeunesse qui allait redonner vie à leur terre. Germain aimait à répéter : « à chaque nouvelle saison, une surprise nous vient de la nature qui sait se montrer généreuse si on la respecte ».

Le jeune couple avait certes des projets d'extension pour la ferme familiale mais envisageait également un retour à la nature en consacrant une partie des terres à du maraichage afin de cultiver des légumes et de récolter les fruits des arbres du verger existant.

Estelle envisageait également d'élever des poules en plein air afin de pouvoir vendre leurs œufs. Elle espérait un jour pouvoir ouvrir une boutique dans le village (les commerces à l'abandon ne manquaient pas) afin d'y vendre leurs légumes ainsi que leurs œufs avec leurs belles coquilles brillantes ainsi que les pommes et les pêches du verger. Ces rêves lui semblaient possibles et réalisables et elle n'avait pas l'impression de se bercer d'illusions qui pourraient ressembler à des châteaux en Espagne.

La vie de la petite famille s'écoulait ainsi, paisible et agréable : les grands-parents conseillant le jeune couple sans rien leur imposer, fiers de leur réussite. Germain disait souvent son épouse : « à ce train-là, les gamins vont avoir doublé la surface de l'exploitation et remboursé tous les emprunts qui avaient été nécessaires à la modernisation de la ferme ».

Cela faisait maintenant six ans que Jérôme et Estelle étaient mariés et quatre ans qu'ils géraient l'exploitation familiale. Lorsque les parents de Jérôme venaient leur rendre visite, c'était trois générations ainsi réunies et cela donnait lieu à des repas familiaux remplis d'amour. Et c'est lors d'un de ces repas qu'un jour Estelle arriva vêtue d'un tee-shirt sur lequel figuraient deux minuscules petits pieds posés sur deux pieds plus grands. Tout le monde se regarda et c'est Isabelle, sa belle-mère, qui la première comprit le message : la famille allait s'agrandir et c'est une quatrième génération qui allait venir rejoindre cette belle famille.

Brigitte FOULTIER

ESCAPADE À QUATRE PIEDS

A chaque nouvelle saison, une idée d'escapade nous vient pour découvrir un coin de France, séjour parfois très court, sur une journée ou un week-end, mais toujours très agréable et enrichissant.

Un jour, nous avons pris le train direction la Dordogne pour découvrir ce qui se cachait à La Coquille, petite ville rurale située au nord du département, dans une région de lacs et d'étangs, souvent artificiels, mais où il est très agréable de se livrer aux joies de la baignade.

Dernièrement, nous sommes allés cueillir des pommes à Saint Martin d'Auxigny pour en rapporter autant que possible pour faire de bonnes tartes et de la compote. Nous en avons profité pour marcher dans la campagne, au milieu des pommiers, bien que l'air ne soit pas très sain vu la quantité de pesticides utilisée pour traiter les arbres.

Quelquefois nous allons visiter un château dans un minuscule village, comme il y a quelques semaines, le Château de Chamerolles dans le Loiret.

Ce château, construit par Lancelot du Lac 1er, est consacré à l'hygiène et aux parfums, et nous avons passé un très bon après-midi en découvrant l'orgue à parfums et les différentes senteurs : orange, rose et vanille par exemple. Nous avons appris que le parfum se décline en trois notes, note de tête, note de cœur et note de fond, même thème en parfumerie qu'en musique. Beaucoup de très beaux flacons créés par Lalique et Baccarat entre autres, sont également exposés et vraiment bien mis en valeur dans une salle du château.

Nous sommes revenus enchantés de ce que nous avons pu découvrir et cela, comme d'habitude, nous donne l'envie de repartir encore et encore….

Huguette RICORDEAU

PIÉDESTAL

Un soir de printemps, au soleil couchant…
Mon enfant nu pieds sur les miens. Mon tout petit, comme c'est bien. L'air tiède et léger frémit sous ma jupe ample. Tes petons sont dodus, doux et chauds. Leur contact est le prolongement harmonieux de nos corps, de nos peaux parfumées, de nos vies…

Ces instants privilégiés me procurent un sentiment de sérénité infini. Tes pas seront tout comme les miens assurés et équilibrés. Tu regardes l'horizon, l'avenir. De ta hauteur, tout semble possible et facile. Tous les ans, ton Papa a pris un cliché semblable. Tes pieds posés sur les miens grandissaient jusqu'à les dépasser. L'immense sensation de protection que je ressentais s'amplifiait. A chaque nouvelle saison, une nouvelle étape. Jusqu'au jour où tu m'as dit en me regardant de haut « Maman, à présent c'est à ton tour de mettre tes pas dans les miens ».

Ce fut pour moi une grande preuve d'amour. Tu m'as tendu les bras et, confiante, mon petit « 36 » s'est stabilisé sur tes baskets de géant. Les rôles se sont inversés. Ton père a continué à photographier nos quatre pieds superposés. Deux regards tournés vers le lendemain, instants de complicité. Tout était encore imaginable. Toi le jeune de plus en plus grand, moi de plus en plus petite jusqu'à devenir une minuscule pomme ratatinée.

Tu es un bel homme mon fils. Gentil et attentionné. Jamais tu n'as dérogé à notre traditionnelle pose affectueuse. Même lorsque j'avais du mal à tenir debout, vers la fin… sur le dernier cliché, je n'étais plus assez solide, je ressemblais plus à un château branlant qu'à une Maman. Alors je me suis retrouvée portée par tes bras solides et confortables. Ainsi blottie, j'ai fermé les yeux, c'était délicieusement agréable.

A présent, c'est à ta petite puce à peine sortie de sa coquille de prendre le train en marche et de se lover avec délice, comme nous le faisions avec mon cher Papa. Petits pieds sur les grands, nous nous aimons depuis longtemps… infiniment… En espérant que notre tradition perdure au-delà du temps. Et en souhaitant que le futur soit plus clément pour les générations à venir…

Béatrice GIMENEZ

CHAPITRE IX *ATELIER D'ÉCRITURE 19.11.2024*

MARQUE
TORNADE
ROUGEUR
RONGEUR
COSMOS
OREILLE
VENTRE
SOIXANTE

Thème : La fée clochette

Phrase : « … *vous ne risquez pas grand-chose*… »

TIENS VOILÀ LE CIRQUE COSMOS

C'est l'évènement de l'année et tout le monde en parle depuis quelques jours, le cirque Cosmos s'est installé en ville.

Les conversations vont bon train dans les commerces comme sur la place du marché, et personne ne semble rester insensible à ce nouvel attrait. Il faut dire que la réputation de ce cirque n'est plus à faire car l'originalité de ses numéros a conquis un vaste public. Et aujourd'hui, fidèle à la tradition de ce genre de spectacle, une voiture de marque inconnue, bariolée, couverte de lumières multicolores tel un sapin de Noël, sillonne les rues de l'agglomération en appelant les curieux à se rendre aux différentes représentations.

C'est ainsi que pour ceux qui veulent bien y prêter l'oreille on peut entendre : « Venez, venez tous ce soir autour de la piste du grand cirque Cosmos, vous ne risquez pas grand-chose si ce n'est de vous amuser en découvrant des numéros hors du commun. Parmi nos soixante artistes vous retrouverez Zizipanpancarapuce, la puce sauvage aujourd'hui apprivoisée, qui peut faire des bonds d'un mètre, l'animal n'est pas méchant vous ne craignez rien.

Vous pourrez voir Peter, dit Tonlaveur le rat, célèbre rongeur capable de marcher en se frottant le ventre à terre balayant ainsi le sol mieux qu'une tornade du Colorado. Il ronge le fer et mange l'acier mais là aussi l'animal n'est pas méchant.

Et puis à la suite de cette première partie vous retrouverez celle que tout le monde veut voir, La Fée Clochette (1). Ce grand numéro que tous les cirques de France et même du monde nous envient. Vous y verrez cette fabuleuse femme qui n'a rien d'une fée au premier abord mais qui de par son allure svelte, athlétique et magique laisse à penser qu'elle pourrait rapidement le devenir. Devant la rougeur de son visage, le pétillement de ses yeux et au regard de sa barbe si bien taillée, vous serez interloqués. En moins de temps qu'il n'en faut à un cantonnier pour siffler un verre de rouge, elle vous aura

conquis par son audace et son adresse à donner l'heure en secouant les cloches fixées sous son torse. Cette femme est la dernière femme à barbe et nous sommes sans doute le dernier cirque à présenter une telle exhibition. Alors rendez-vous tous les soirs de cette semaine à 21 heures avant que nos numéros uniques ne soient dégenrés et surtout interdits…

(1) Au départ cette artiste se nomme « LaphéeKlaushett », née à Leipzig en 1957, elle réussit à fuir son pays d'origine avec sa mère pour se réfugier en France. Cette dernière, malencontreusement dévorée par un tigre lors d'un spectacle, laissa donc une orpheline rapidement adoptée par une lutteuse gréco-romaine membre du cirque depuis peu, elle fut élevée telle une enfant de la balle… Sans doute pour des raisons économiques et commerciales son nom fut transformé lorsque débuta ses premières représentations.

Laurent VACHER

CIEL D'ORAGE

Le ciel s'assombrissait de plus en plus et ils se demandaient ce qu'il se passerait dans les heures qui allaient suivre : était-ce les prémices d'un orage, d'une tornade ?

Leur ventre se nouait à l'idée d'une catastrophe prochaine et dans leurs oreilles le bruissement du vent dans les arbres devenait inquiétant.

Les nuages avaient des rougeurs très marquées, malgré la couleur sombre qui envahissait l'espace. On avait annoncé un vent de 60 kms/heure, mais sa vitesse approchait plutôt les 160.

Que se passait-il dans le cosmos ? Y avait-il le diable en personne pour secouer tout ce qui était vivant sur la Terre, même les tout petits rongeurs qui sortaient de leur tanière semblaient désemparés et couraient dans tous les sens comme pour trouver un abri sûr avant le grand frisson.

Pourtant, à ce moment-là, la Fée Clochette fit une apparition sur un modeste rayon de soleil et, levant sa baguette magique qui brilla intensément, dit d'une voix tranquille et rassurante : « n'ayez pas peur, vous ne risquez pas grand-chose, je suis là pour vous protéger et faire en sorte que tout rentre dans l'ordre. Vous pouvez me faire confiance, j'en ai vu d'autres et ma baguette magique a des pouvoirs que personne ne soupçonne ».

En effet, quelques instants plus tard, le ciel s'est éclairci et le vent s'est calmé ! Plus aucune marque de mauvais temps, il n'était même pas tombé une goutte de pluie !

La vie a repris son cours normal et tout le monde se regardait incrédule, se demandant s'il n'avait pas rêvé.

Merci petite Fée Clochette, à bientôt pour le prochain miracle !

Huguette RICORDEAU

UNE GRANDE PETITE …

Dans la prairie un rongeur trottine. Le parfum du chèvrefeuille, la rougeur des pavots et la splendeur des cosmos égayent la nature rayonnante. Les fleurs de fuchsias bicolores éclosent une à une. Pourtant, un bouton tarde à s'ouvrir. On a la curieuse impression qu'il gigote et tressaille. Un insecte y est peut-être enfermé ? Au loin un bébé rit aux éclats.

En écho, les perles de rosée sonnent en cliquetis rebondissants. Comme par magie la fleur s'épanouit. Au creux de son cœur, un tout petit être s'éveille, s'étire, se trémousse. Des cheveux blonds comme les blés disciplinés en chignon, des yeux bleu azur, une courte robe verte couvre un corps rose et svelte. C'est un enchantement de découvrir dans cet écrin… une petite fée ! Une personne à la taille fine et au charmant minois prend vie sous notre regard ébahi.

Oh ! surprise ! Elle déploie des ailes translucides pour les sécher au doux soleil. Un souffle de poudre scintillante de mille paillettes dorées tourne autour d'elle. La voilà qui s'envole vers un pays merveilleux, dotée de pouvoirs extraordinaires. Elle possède tous les traits de caractère existants. Séduisante et espiègle, rieuse et mutine, sympathique et émotive, chipie, fantasque et moqueuse parfois. Mais, ne vous y trompez pas, la demoiselle a du tempérament ! Elle n'hésite pas à donner un grand coup de pied dans la fourmilière s'il le faut, quitte à se faire piquer au vif ! Elle est sujette aux changements d'humeur brusques. Et redevient craquante et exquise aussitôt. En un mot irrésistible !

Petite elfe agile, elle vole aussi légère qu'un papillon. Pourtant il s'agit bien d'une jeune femme, unique ! Attention, nous ne parlons pas ici d'une princesse. Oh ! Non ! Cette fée est indépendante et n'a que faire d'un prince charmant ! Elle est libre de faire ce qu'elle désire, et n'a nul besoin d'un faire-valoir… On peut l'aimer, la détester ou être indifférent. Elle s'en moque éperdument. Elle est entière et n'hésite pas à dire tout haut ce que d'autres marmonnent tout bas. Elle est confiante et déterminée face à l'adversité. Mais son cœur bat la chamade dès qu'une émotion la touche.

Complexe, compliquée me direz-vous ? Pas du tout ! Une femme simplement avec ses qualités et ses imperfections. Aussi minuscule soit-elle, d'un coup d'ailes, de multiples étincelles jaillissent et à nouveau, la magie opère. Elle s'envole très haut dans le ciel cotonneux. Les nuages laissent échapper de leurs ventres rebondis de jolis pétales violets et fuchsias. Telle une plume infatigable, Clochette virevolte comme une petite tornade dans le ciel luminescent. Vous pouvez dire autant de mal que vous voulez de mon amour de Fée Clochette, mais pas trop près de mes oreilles s'il-vous-plait ! Si vous tenez à vos abattis !!! Car cette Clochette je l'ai dans la peau telle une marque indélébile, un tatouage si vous préférez !... Aussi sensible que moi, elle continue à m'accompagner au quotidien et est d'un grand soutien. Alors, si vous remarquez un sillon vaporeux et brillant près de vous, faites un vœu !

Vous ne risquez pas grand-chose ! Croire aux fées même à plus de 60 ans peut tout au moins vous remonter le moral dans les moments maussades, ou en période de mélancolie. Ne craignez pas Clochette, elle ne vous veut que du bien !...

Parole de Béatrice !

Ne soyez pas farouche… laissez-vous pousser des ailes !...

Béatrice GIMENEZ

GOÛTER D'ANNIVERSAIRE

« -J'ai 8 ans aujourd'hui, je suis très très grande et j'attends ma fête avec impatience ! »
Cet après-midi Léonie a invité tous ses amis et amies, car elle est toujours entourée de toute une cour de camarades.

Sa mère a dressé une magnifique table sur laquelle elle n'a pas ménagé les gâteaux et les coupes remplies de bonbons.
Sa grande sœur Marie s'est chargée de la décoration : des guirlandes colorées partout dans la grande salle à manger. Léonie a hâte, s'impatiente. Soudain elle s'écrie : « Mais nous n'avons pas prévu d'animation ! ».
Mais si, lui rétorque Marie, tu auras une invitée qui va te faire une fête inoubliable ! Enfin le début d'après-midi arrive et la sonnette retentit une première fois puis deux, puis trois et toute la maison se remplit de rires et de cris de joie.
Une fois l'euphorie un peu calmée, Marie se met au centre de la salle et demande le silence complet.
« Léonie ton invitée surprise ne viendra que si tout le monde se calme, il faut prêter l'oreille. Chuttt !!! »
Peu de temps après voilà que se déclenche un bruit phénoménal et, telle une tornade, se pose au milieu de la table une toute petite créature très gracieuse avec des petites ailes qui s'agitent sans cesse.
C'est la stupéfaction générale : La fée Clochette !
Léonie sent une rougeur lui monter aux joues tellement elle est surprise. Son ventre se met à gargouiller, la fée Clochette est son idole depuis si longtemps !
Le calme est terminé...fidèle à sa marque de caractère, la fée Clochette se jette en tous sens parmi les enfants et les entraine dans une ronde très rapide, les faisant chanter à tue-tête.
Il n'y a plus un instant d'apaisement, la fée Clochette se démène pour que les enfants ne s'arrêtent pas de rire, de courir et de sauter en l'imitant !
Soudain Léonie s'approche de la fenêtre et demande : « Tu nous emmènes voler au-dessus des maisons ? » Les enfants se regardent, hésitants...Alors la fée Clochette les encourage : « Vous ne risquez pas grand-chose ; j'ai déjà parcouru tout le cosmos et me suis toujours retrouvée ! »
En route pour le pays des rêves, tous s'élancent derrière la fée Clochette à travers le ciel !
Quelle sensation merveilleuse de voler...Quel éblouissement !
Mais quelle peur aussi quand soudain surgissent devant eux soixante rongeurs énormes et menaçants qui foncent sur le groupe...

Léonie se redresse, se retrouve assise dans son lit le cœur battant la chamade et un peu déçue d'interrompre un si beau rêve. Elle se lève et part en courant embrasser sa maman qui l'accueille avec un « Bon anniversaire ma chérie ! »

Brigitte MARIOT

LIBRE POURTANT …

L'été avait pris la poudre d'escampette depuis belle lurette, entraînant avec lui une tornade de feuilles aux marques mordorées et aux rougeurs tirant sur l'orangé. L'été, à Paris, vous ne risquez pas grand-chose. Vous pouvez dormir dans les parcs, loin des chahuts et des violences de vos comparses errants. L'été, à Paris, vous pouvez vous prendre pour un touriste, car votre bagage est plus léger et plus discret.

Mais, avec l'automne arrivé, Zézette devait se mettre en quête d'un abri protégé du froid, du vent et des regards. Zézette, SDF de son état, était bien connue des centres d'hébergements où elle passait la nuit de temps à autres. Là-bas, on l'appelait autrement.

Là-bas, après une bonne douche et un bon épouillage, reluisante et de frais vêtue et bien repue, on se plaisait à l'appeler La Fée Clochette, parce que son sourire magique faisait du bien à ses compagnes d'infortune et aux aidants, ravis de la voir se pomponner avec grâce.

Pourtant, les foyers d'hébergements n'étaient pas sa tasse de thé : trop de bruit, trop de promiscuité, trop d'histoires à écouter, l'oreille tendue à l'affût d'une pauvresse pickpocket qui profiterait immanquablement de ses ronflements pour dérober son maigre pécule. Aux foyers, elle préférait de loin la rue où son errance lui faisait découvrir des lieux sordides, mais d'autres incroyables à ses yeux, du moment qu'elle ne les partageait avec personne.

Le foyer, c'est le domaine d'une Zézette rebaptisée Fée Clochette pour un court séjour consacré à l'hygiène et au partage. Son surnom la faisait sourire, mais elle le vivait avec le syndrome de l'usurpateur. Mal fagotée, mal coiffée, mal embouchée aussi, il faut le dire, Zézette n'avait rien du personnage ailé, gracieux et énamouré, virevoltant autour d'un Peter Pan immature et niais. Dans sa vie, elle n'avait point connu de Peter Pan. Juste un Pierre (Peter en anglais), non avare de coups qu'il faisait pleuvoir sur le corps tuméfié d'une Zézette réduite à l'état d'une moins que rien (Pan, pan et re-pan !). Jusqu'au trop plein qui lui avait fait prendre la fuite pour se cacher bien loin du petit village bourguignon. Le ventre de Paris l'avait caché en son sein, et malgré les dangers permanents qu'elle savait maintenant déjouer, elle goûtait sa liberté loin de son bourreau.

Qu'importait de coucher dehors, dans l'encoignure d'une porte, sur les bouches de chauffage des immeubles, sur un banc ou sous un pont ! Dormir à la belle étoile était un luxe de liberté chèrement gagnée, qu'elle appréciait à sa juste valeur en savourant au-dessus d'elle le cosmos qui l'enveloppait d'une douceur protectrice. Mais les frimas arrivant, il lui fallait trouver un toit, ou un trou, chasser les rongeurs qui, par escouades de soixante envahissaient la capitale et s'invitaient toujours pour grignoter les quelques miettes de son frugal repas.

Depuis l'hiver dernier, notre Fée Clochette avait noué une amitié particulière avec un rat qu'elle trimballait partout et qui partageait sa vie d'errance, qu'elle cachait pour aborder des humains et leur réclamer pitance ou lorsqu'elle allait au foyer, avec qui elle partageait son maigre repas et les histoires qu'elle s'inventait. Lui savait lui dénicher les meilleurs endroits pour nicher en sécurité et à l'abri. Elle l'appelait Peter Pan et était sa guide et sa protectrice. Et tous deux, la Fée Clochette et son rongeur de Peter Pan, vivaient ensemble, heureux et libres, dépourvus de tout bien, mais si riches d'une belle amitié.

Catherine GONIN

UNE LUEUR DANS LA NUIT

- Grand-père, grand-père, c'est quoi la Fée Clochette ?
- Pourquoi, Bobby ?
- J'ai vu un dessin d'elle dans mon livre d'images, page soixante.
- Je ne connais pas, mais quand j'ai commencé à travailler, j'ai entendu ce nom.
- Vais-y, raconte, grand-père.
- Alors, assieds-toi et ouvre tes oreilles.

  C'était au début du siècle, je travaillais à l'époque chez Widney and Son, tout au Nord de Central Park, à côté de la grande cathédrale en construction. Et, c'est à cette époque, sur l'immense terrain vague la jouxtant que Monsieur Barnum a monté définitivement son cirque ambulant. Auparavant, il se déplaçait dans tout l'est des Etats-Unis.

- Un cirque, grand-père ? Avec des animaux ?
- Oui, plein d'animaux, des éléphants dressés, des tigres, des chevaux, des serpents, des rongeurs pour les nourrir. Il y avait aussi plein de personnes bizarres. A l'époque, c'était très à la mode.
- Bizarres comment, grand-père ?
- Euh ! Un homme très très grand côtoyait des nains, deux femmes à barbe…
- Avec des poils partout ? Beurk ! Maman n'est pas comme ça ! Elle est très belle !

- Bien sûr, et rassure-toi, c'était exceptionnel. Il y avait aussi deux bossus…
- Mais la Fée Clochette, grand-père ?
- Patience, Bobby, j'y viens … Il y avait aussi une personne très étrange à l'accueil. Elle était toute voutée, le visage déformé avec des rougeurs, un ventre énorme également : Madame Chittagong, si je me souviens bien. Un soir, en sortant de mon travail, il faisait nuit et froid. En passant devant le cirque, je mis ma tête entre deux plis de la toile. « Entrez, vous ne risquez pas grand-chose », me dit un homme d'une voix de stentor et une marque de cicatrice sur la joue gauche. Je suis le dompteur. Je termine la répétition. » Les éléphants quittaient la piste de leurs pas nonchalants et mon regard fut attiré par Madame Chittagong qui rangeait son comptoir à l'accueil. En m'approchant, je vis une petite cage rouge avec un petit être lumineux qui virevoltait à l'intérieur. Je crus distinguer une minuscule femme avec des ailes. Je lui demandai ce que c'était et de sa voix enjôleuse (tout le contraire de son physique), elle me répondit qu'elle l'avait trouvée dernièrement dans Central Park, une nuit. Elle était si petite qu'elle avait cru à une luciole. Mais non, ce petit être insignifiant ressemblait à une femme miniature. Elle la ramena au cirque, et pour la protéger, demanda à Nostradamus, le magicien du cirque, de lui trouver une cage. « C'est étrange, lui dis-je, elle vient du cosmos ? » « Je ne sais pas, répondit-elle, c'est ma fée et j'y tiens. Je l'appelle Clochette, car elle s'agite de bonheur quand j'agite ma petite cloche à l'accueil ».
- Tu l'as vue souvent, grand-père ?
- Oui, de temps en temps…
- Elle est où ? Je peux l'avoir, la caresser ? Et papa me l'achètera pour mon anniversaire ?
- Non, Bobby, elle a disparu quelques années après, lorsque le cirque brûla dans une tornade de flammes en 1907 !
- Elle a brûlé, grand-père ?
- Je ne sais pas, mais en me promenant près des décombres, j'ai vu sa cage ouverte. J'espère qu'elle a survécu. Elle se promène peut-être toujours, les soirs sans lune, dans Central Park. Si tu y vois une petite lueur qui virevolte, c'est la Fée Clochette, car les fées ne vieillissent pas, contrairement à nous.
- Super histoire, grand-père !
- Pas seulement une histoire, Bobby… pas seulement…

Alain PONROY

LA FÉE CLOCHETTE A SOIXANTE ANS.

Ça y est, il fallait bien que ça arrive, j'ai 60 ans !

Il paraît qu'à cet âge on fait le bilan de sa vie. C 'est vrai que je ne peux m'empêcher de regarder en arrière.

Il est où le temps où gracieuse, aussi légère qu'une fleur de cosmos, je voletais à tout va ?

J'en ai vécu de belles aventures. Je dois reconnaître que j'étais une petite fée assez maligne et j'aimais beaucoup susurrer des coquineries aux oreilles de Peter. Je crois que j'étais un peu amoureuse de lui.

Quand il s'approchait de moi mes ailes frémissaient de plaisir. J'aurais tout fait pour lui, déplacer les montagnes, s'ouvrir les océans, décrocher la lune. Mais lui n'en avait que faire, il n'avait qu'une idée en tête combattre ce maudit pirate.

Jamais il ne m'a considérée à ma juste valeur, je n'étais à ses yeux qu'une petite créature sans importance, une minuscule bestiole aussi insignifiante qu'un pauvre petit rongeur apeuré.

Il n'a jamais compris qu'à sa simple vue une véritable tornade s'emparait de mon cœur. Ah ! j'étais belle, jeune, combative, pleine d'énergie, un peu espiègle et effrontée. Je virevoltais autour de lui tel un moustique affamé. Bon peut-être un peu trop parfois je l'avoue …

Quand je repense à cette époque mes ailes m'en tombent.
Mais voilà, Clochette a 60 ans et même quand on est une fée ça laisse des marques. Quand je me regarde dans le miroir j'ai du mal à me reconnaître. Mes ailes défraîchies, mes plis sur le ventre, mes joues toutes ridées et mes rougeurs sur le nez, désespérant constat.

Mais après tout je suis une fée et tout est permis quand on est une fée. On peut se balader de conte en conte.

Allez venez avec moi, dans les contes vous ne risquez pas grand-chose !

Voyons si nous pouvons faire un tour du côté de chez Blanche-Neige. J 'aimerais bien piquer le miroir magique de cette affreuse reine, on ne sait jamais ça peut marcher :

« Miroir, mon beau miroir dis-moi qui est la plus belle ? ». Et ce sera moi, la fée Clochette et je serais la plus jolie pour toujours et à jamais.

Micheline FLORENT

L'INCROYABLE RENCONTRE

Il y a fort longtemps, dans un village enfoui dans la forêt berrichonne, vivait un vieil ermite …….

On ne savait de lui que peu de chose… seulement que ses dons lui permettaient de changer les humains en créatures… plus ou moins sympathiques… et plus ou moins belles.

Chacune d'entre elles, portait ensuite une marque bien spécifique, soit sur l'oreille, soit sur le ventre, ainsi pouvait-on savoir qu'elles avaient croisé son chemin …

Un jour cependant, il rencontra une jeune femme qui s'était aventurée, au fond des bois, à la recherche de champignons. Elle était bien trop jolie pour la laisser filer…. Telle, une tornade, il se jeta sur elle, lui asséna un coup violent sur le crâne et l'emporta dans sa tanière.

Il dégagea sa paillasse, des dizaines de rongeurs qui s'y trouvaient, et déposa la jolie créature, bien délicatement.

En un instant, il sut qu'il ne la transformerait pas en un être maléfique mais bien au contraire, en un être « à part ». Il eut la vision d'elle, se déplaçant à travers le cosmos, pour aller au-devant de ceux qui étaient dans le besoin….

Aussitôt dit, aussitôt fait, il lui cousit deux jolies ailes dans le dos et mit quelques clochettes à ses chaussettes ! Quand elle se réveilla, le vieil homme lui dit :

- « n'ayez pas peur, vous ne risquez pas grand-chose » je vais faire de vous, le symbole de la liberté et de la justice,

- votre vie sera extraordinaire, et vous serez éternelle, dans 60 ans, on parlera toujours de vous « petite Clochette ».

  Permettez-moi que je vous baptise de la sorte !

Et malgré quelques rougeurs, la petite fée accepta et s'envola au-delà des nuages.

Nelly LANGEVIN

LA FÉE CLOCHETTE, PETER PAN ET TOUS LES AUTRES

Marie venait de regarder Peter Pan à la télé pour la 3ème fois avec sa maman et ne se lassait toujours pas de cette histoire pleine de péripéties. Je pourrais la voir 60 fois que je l'aimerais toujours autant. En attendant, il est l'heure d'aller te coucher lui répondit sa maman. La fillette enfila son pyjama aux motifs de la fée Clochette et se coucha sagement. Elle ne tarda pas à s'endormir en pensant à ce film animé.

C'est alors que Peter Pan apparut dans sa chambre et vint la réveiller en lui disant : « N'aie pas peur, suis-moi, je suis avec la fée Clochette et Alice la petite fille du roman d'Alice au pays des merveilles. Je vous propose de faire une belle promenade et de braver tous les éléments déchaînés qui d'habitude vous effraient : les tornades, les tempêtes, les orages, les ouragans et de vous rendre dans le cosmos où tout est différent ». Devant le regard angoissé de Marie et d'Alice, il ajouta : « vous ne risquez pas grand-chose, nous voyagerons dans le carrosse de Cendrillon et le prince charmant veillera sur nous ». Marie n'en crut pas ses oreilles mais se laissa tout de même tenter par l'aventure.

A l'extérieur, le carrosse les attendait. Marie se souvint que les chevaux, à l'origine, étaient des rongeurs que la bonne fée avait transformés d'un coup de baguette magique.

Au passage, ils s'arrêtèrent chez Blanche Neige mais ne purent emmener les 7 nains, le carrosse étant complet. La fée Clochette lui demanda de ses nouvelles et cette dernière lui répondit qu'elle allait beaucoup mieux : plus de maux de ventre ni de rougeurs, la vilaine sorcière avait échoué dans la réalisation de son plan diabolique.

Ils décidèrent ensuite de se rendre dans la forêt où ils rencontrèrent Bambi et Panpan, gambadant ensemble. Le jeune faon semblait s'être remis de la disparition tragique de sa mère.

Soudain Marie s'exclama : « j'aimerais bien avoir un petit chien mais maman ne veut pas. Pensez-vous que cela soit possible ? Tout à fait lui répondit Clochette, tout est réalisable au pays des enfants. Mais quel chien te ferait plaisir : un cocker comme dans la belle et le clochard ? Non répondit la fillette, je veux un chien plein de tâches, un « dalmachien ». Ok répondit Peter Pan, je sais où nous allons pouvoir en trouver un. Je connais un élevage qui en regroupe une centaine et une méchante femme veut les attraper pour en faire des manteaux. Celui que tu choisiras sera sauvé de ce massacre.

Et c'est ainsi qu'ils poursuivirent leur escapade nocturne au gré des envies de chacun.
Le lendemain matin, la maman de Marie vint doucement la réveiller et lui dit : « Eh bien, tu as dû bien dormir, tu as la marque de l'oreiller sur ta joue ». Marie ne sut que répondre et se demanda si elle avait rêvé lorsqu'elle vit une minuscule baguette posée au pied de son lit et alors elle réalisa qu'elle partagerait encore bien des péripéties avec ses nouveaux amis. Mais chut…

Brigitte FOULTIER

TRISTE FIN POUR LA « FÉE CLOCHETTE »

Depuis des mois la nature semblait en plein désarroi : après les tornades de l'hiver qui avaient rudement malmené quelques arbres rescapés du remembrement, les trombes d'eau avaient détrempé les semis tardifs du printemps, puis les accès de sécheresse à répétition finirent de ruiner les maigres récoltes espérées.

L'humeur des habitants parut se mettre à l'unisson de la désolation ambiante et le découragement saisit même les plus entreprenants : dans les cours des fermes, les outils et instruments désormais inutilisés gisaient pêle-mêle, les herbes folles s'emmêlaient dans les potagers ravagés par les maladies, aux abords des habitations, quelques cosmos obstinés de l'année précédente que l'on n'avait pas pris peine de couper dressaient, dérisoires, leurs tiges rouillées.

Dans les greniers, les rongeurs à la recherche de leur maigre pitance exaspéraient par leurs sarabandes les oreilles des habitants confinés par le mauvais temps persistant.

Et comme si cela ne suffisait pas, après les plantes, ce furent les animaux que l'on retrouva frappés à leur tour.

Un matin, on découvrait sur les corps des brebis les marques de la maladie : d'abord les rougeurs par plaques sur le museau, puis les ventres gonflés et les yeux larmoyants qui semblaient implorer les gestes d'un soulagement attendu.

Cinq, puis quinze le matin suivant.
La vétérinaire, débordée d'appels semblables, avouait son impuissance, recommandait en derniers recours tel ou tel produit réputé interdit, et terminait, fataliste : « au point où vous en êtes, vous ne risquez pas grand-chose ».

Quand la totalité du troupeau, les soixante bêtes furent touchées, la famille se rassembla dans la bergerie désolée.

Le père, mâchoires serrées pour cacher son émotion, se dirigea vers le bélier qui avait mené sa troupe aux temps heureux. Il souleva la grosse sangle de cuir ornée de grelots qui tintèrent encore joyeusement, et, dans le pesant silence revenu, il suspendit à la poutre faitière, désormais inutile, la fée Clochette, comme l'avait nommée les enfants.

Andrée LEFÈVRE

AIGRIE

La Fée Clochette avait franchement mal vieilli. A bientôt soixante ans, elle montrait quelques marques de fatigue, des rougeurs au visage et elle avait pris un peu de ventre. Mais surtout, elle était devenue bien aigrie. Sa jalousie légendaire était devenue excessive et insupportable, et elle avait fait rapidement le vide autour d'elle.

Peter Pan et les garçons perdus avaient décidé de quitter le pays imaginaire et d'aller voir du côté du monde réel, en suivant Wendy. « Venez voir ! Vous ne risquez pas grand-chose », qu'elle leur avait répété. Ils ne revinrent jamais, définitivement perdus quelque part dans les profondeurs d'un cosmos que la Fée Clochette avait refusé d'explorer.

Elle regrettait tous les jours de ne pas avoir noyé Wendy quand elle en avait eu l'occasion. Si Peter Pan n'était pas arrivé à temps… La Fée Clochette avait rejoint un temps le capitaine Crochet et son équipage, mais elle avait été dégoûtée par la saleté et la bêtise des pirates et par le nombre de rongeurs sur leur bateau, lequel finit par être détruit une nuit de grande tornade dont seule la Fée Clochette réchappa.

Depuis, elle vivait seule sur une île, espérant le retour de Peter Pan pendant quelques années encore avant de perdre tout espoir. Elle maudissait Wendy chaque jour. Si cette fille osait un jour remettre les pieds au pays imaginaire, elle lui réglerait son compte. Elle l'accrocherait par les oreilles au bout d'un mât, puis la donnerait à manger au crocodile – le seul autre survivant de cette époque.

Andréa FLORENTIN

CHAPITRE X *ATELIER D'ÉCRITURE 10.12.2024*

ALLUMETTES
TROTTOIR
CHEVAL
MIJOTER
MANTEAU
LION
CONTRASTE

Phrase : … « *Comment est-ce possible ?* … »

QUELQUE PART EN AFRIQUE

Accablé par une chaleur torride, le petit Mamadou, surveillait ses chevaux, allongé sous un baobab, les pieds nus et pour seul vêtement un long tee-shirt, déjà bien usé par le temps…

La latérite subissait les assauts de ces grosses chaleurs et se fissurait par endroits en de grosses crevasses desséchées, les petits taillis rabougris avaient perdu leurs feuilles depuis longtemps et ne faisaient guère d'ombre pour les quelques lions ou antilopes.

Il aurait suffi d'une seule étincelle d'allumette, pour anéantir le petit village de Mamadou, avec ses cahutes en pailles et ses greniers à mil bien alignés aux abords.

A quelques kilomètres de là, la capitale se dressait avec ses imposants immeubles, ses médinas, et à leurs pieds des trottoirs jonchés de petits vendeurs de bric-à-brac, de cuvettes en plastique de bonbons colorés et souvent les femmes qui cuisinaient à même le sol, et qui laissaient mijoter le tiep ou leur Ti-bou-dien pendant des heures. Les taxis bruyants avec leur pot d'échappement de fortune, finissaient de parfumer cette cuisson….

Ainsi était le contraste saisissant que l'on pouvait constater entre la vie de brousse et la grande ville. Et Mamadou, se laissait souvent envahir par des rêves éveillés pendant lesquels il se voyait en homme d'affaire, avec attaché-case, costume et manteau, chaussures en cuir aux pieds, au volant d'une belle voiture…. Mais sa condition de petit gardien de chevaux ne lui laissait guère d'espoir. Il se répétait « comment cela est-il possible pour moi ? » « Jamais je ne pourrais ».

Déjà le soleil rouge et brûlant descendait derrière le village et annonçait l'arrivée de la nuit qui ici, arrivait vite.

Il récupéra son bâton de marche, se remit debout, siffla ses chevaux et d'un pas décidé rentra au village, où sa mère, son père ses frères et sœurs l'attendaient pour un dîner autour du feu ……

Nelly LANGEVIN

LE ROI C'EST MOI !

C'est de notoriété publique, c'est moi qui choisis mon foyer et personne ne le fera à ma place ! Voyons déjà dans cette rue. Première porte. Elle est rouge avec une poignée en inox.

Je me pose et j'observe. Je n'attends pas longtemps, une nounou pousse un landau, deux gamins braillards accrochés à son manteau. Je passe mon chemin. Suivante. Une porte vitrée, du bois, du vernis écaillé, un perron, 3 marches. J'approche lorsque j'entends une violente dispute à l'intérieur. Les cris vrillent mes oreilles. Très peu pour moi !

Plus loin, d'une porte cochère arrive un attelage, un tombereau chargé de plants de fleurs et d'arbustes. Je devine un petit parc. Très tentant ce côté champêtre. Mais les chevaux me font trop peur. Je vais voir ailleurs.

Peinture noir laqué, poignée or. Une demi-rosace en forme de queue de paon éclaire l'entrée. L'encadrement en pierres écrues est du plus bel effet. Le contraste me plait. Une lanterne en fer forgé, surmontée d'une couronne dorée me séduit.

Un heurtoir tête-de-lion. Et surtout, le calme. Très fin et affuté, un détail attire mon attention. Je remarque l'absence de serrure ! Comment est-ce possible ?

Quelqu'un ouvre, de l'intérieur. Un majordome laisse sortir un homme élégant. Un costume parfait, une chemise blanche. Sur le trottoir il craque une allumette. Il est suivi d'une femme très distinguée portant un magnifique chapeau. Tout cela commence à me plaire. Le valet me fait un clin d'œil !... Cette porte ne s'ouvrirait-elle que de l'intérieur ?

Mystère… Oh, zut ! Des badauds bruyants rappliquent trop près de mes oreilles sensibles. « C'est ici, venez, nous allons prendre des photos ». Cette hystérie collective me contrarie fortement. J'étais bien tranquille et… le domestique entrebâille à nouveau le battant et me fait signe de le rejoindre. Agressé et hérissé par les cris des touristes, je n'hésite pas une seule seconde et pénètre dans le hall. Des chandeliers diffusent une lumière rassurante et accueillante. Je ne sais pas encore où je mets les pattes et ce qui se mijote ici.

C'est pourtant dans un lieu mythique que je suis invité. Je viens de franchir le seuil de l'une des adresses les plus connues au monde. Les tapis du salon sont moelleux. Le parfum du thé délicat. Le coussin que l'on me propose est confortable à souhait, la pâtée délicieuse et raffinée. Je suis traité comme un Lord et cela n'est pas fait pour me déplaire. Je réalise vite que Pacha est mon nouveau nom. Il me sied, je l'adopte. Tout comme cette nouvelle maison qui sera mienne désormais. Cosy, elle reflète bien le style anglais.

Dehors, les excités répètent inlassablement devant la porte noire sans serrure.

« C'est bien ici, venez. On est au « Ten Downing Street ».

Je suis Pacha, me voici à présent officiellement nommé « Souricier en chef du Cabinet » et fonctionnaire de l'état britannique !

La classe non ?!!!

Béatrice GIMENEZ

LE MARCHAND AMBULANT

La veille au soir, il avait pris soin de compléter son chargement. Il savait que chaque semaine son passage était attendu avec impatience.

Il partira de bon matin au lever du jour, il harnachera son vieux cheval, enfilera son gros manteau, son bonnet, ses mitaines et fera claquer son fouet pour annoncer le départ.

Cette semaine-là, pas question de lambiner, Noël est dans quelques jours et chacun attend son passage avec impatience.

Il connaît par cœur les fermes du canton, il sait ce dont les habitants ont besoin. Surtout ne pas oublier les allumettes pour la mère Denise, elle ne pourrait pas allumer le feu pour faire mijoter la soupe du père. Elle ne serait pas contente c'est sûr et la mère Denise elle n'est pas commode tout le monde le sait.

Ne pas oublier non plus le beau livre d'image commandé par l'instituteur, il réserve une surprise à ses petits après les vacances. Il va leur faire découvrir que le monde est merveilleux au-delà du canton peuplé de créatures aux noms étranges, des lions, des girafes, des singes, quelle aventure pour eux qui ne connaissent que vaches, poules et moutons dans les champs environnants.

Il passera aussi chez Germaine. À 86 ans elle n'a plus guère de visite et elle attend ce passage comme elle attendrait la visite de l'un de ses fils tous partis à la ville.

Bien sûr elle n'achètera rien, elle n'a pas assez d'argent surtout depuis le départ de son mari. Alors il lui offrira une petite douceur, trois fois rien mais cela suffira à illuminer un peu son beau visage et pour lui ce sera le plus beau des trésors.

La richesse il ne la connaîtra jamais. Avec sa carriole et son vieux cheval, il parcourt la campagne depuis bien longtemps. Pas pour gagner de l'argent, il le sait bien, mais il se contente de ce qu'il a.

Malgré cela il ne changerait de métier pour rien au monde. Alors il se dit « comment est-ce possible de vivre dans ces grandes villes où tout court dans tous les sens, où l'on peut

s'écrouler sur le trottoir sans que personne ne le remarque, personne ne se connaît, silhouettes anonymes » ?
Quel contraste avec ce qu'il est et ce qu'il vit.
En fait il est heureux, il a trouvé sa richesse, celle faite d'échanges, de partages, d'humanité : la richesse du cœur.

Micheline FLORENT

LA FORCE DE L'UNION

Depuis qu'il avait arrêté de fumer, le commissaire Robfauve avait pris l'habitude de dévorer des allumettes. « Ça me détend presque mieux qu'une clope » répétait-il à son entourage tout en mâchouillant son petit bâton de bois.

Depuis maintenant trois ou quatre mois il déchiquetait ces petits brins végétaux, se souciant peu des abondants déchets qu'il laissait trainer dans tous les coins du commissariat. « Comment est-ce possible ? » jurait la femme de ménage qui tous les matins époussetait les objets, les dossiers et autres éléments d'enquête accumulés dans le bureau du chef… Car il était le plus haut gradé de cette unité de police et donc c'était lui qui menait cette grande barque. C'était par lui que devaient passer toutes les enquêtes, il avait un œil sur tout bref, c'était lui le « boss », c'était lui le lion et les autres devaient être au service de ce petit roi.

Son premier adjoint l'inspecteur Embastille-Moie était d'origine vietnamienne, c'était un flic rigoureux, peu feignant, toujours sur ses gardes et qui bossait auprès de son chef depuis de nombreuses années.

« Un vrai bon flic » aimait à répéter son supérieur. Mais le contraste entre les deux était tel que beaucoup se demandaient comment ce service pouvait fonctionner et pourtant les résultats étaient là. L'un se trainait toujours dans des tenues négligées pendant que l'autre était tiré à quatre épingles sept jours sur sept. Le premier aimait se pavaner dans les salons chics et embourgeoisés tandis que l'autre tel un chien errant ne cessait de flâner sur les trottoirs ou dans les bouges de la ville. L'un voulait des résultats immédiats et était toujours prêt à utiliser ce qu'il appelait les méthodes rapides, pendant que l'autre se plaisait à laisser mijoter ses prévenus avant de les dévorer. Mais tous les deux faisaient finalement une bonne paire, cette union semblait être magique.

Avec eux, tout devait être mis à jour et rien ne devait rester sous le manteau. C'est ainsi que depuis quelques années toutes les grandes affaires du coin avaient été résolues. Leur cheval de bataille était le même, à savoir préserver la population des dérives de la société et en la matière, ils avaient encore du boulot pour de nombreuses années…

Laurent VACHER